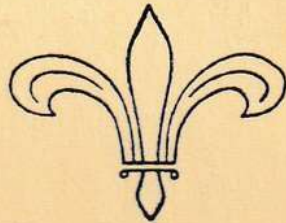


Pierre VALDELIÈVRE

LES STATUES
et
LES PORTES
de Lille



A LILLE
chez **Emile Raoust et C^{ie}**
EDITEURS
☆ 1955 ☆

LES STATUES ET LES PORTES
DE LILLE

Pierre VALDELIÈVRE

LES STATUES
DE LILLE



A LILLE
Chez Emile RAOUST et C^{ie}
Editeurs
1955

OUVRAGES EN PROSE

DU MEME AUTEUR



Les Bagnes d'Allemagne 1914-1918.
Edition L. Danel à Lille (*épuisé*).

Une « Récappée ».
Edition du Mercure de Flandre à Lille.

La Psychologie du Poète.
La Caravelle, Paris.

Un Gars de Flandre, illustré.
E. Raoust à Lille.

Le Nid Déserté, 3 actes en prose.
G. Frère à Tourcoing.

Les Vieilles Rues de Lille. — E. Raoust, Lille.

Les Portes de Lille. — E. Raoust, Lille.

Les
STATUES
DE LILLE

J'ai déjà eu l'occasion, en d'autres circonstances, de promener le lecteur parmi les vieilles rues de Lille (1), à la recherche de l'origine des appellations des anciennes artères de la Cité.

Peut-être ne serait-il pas inopportun de nous arrêter aujourd'hui devant quelques-unes des statues qui ornent nos places et nos squares. Notre curiosité ne sera point de même nature, cette fois, car les statues de Lille sont modernes et ne nous donneront pas motif à remonter bien loin dans l'histoire pour en rechercher les origines, mais je me propose d'évoquer ici ce que peut éveiller en moi cette statuaire.

Né à Lille, j'y ai vécu pendant quinze lustres, et j'ai assisté aux embellissements de la cité : j'ai donc, à l'occasion des effigies de célébrités qui l'ornent, maints souvenirs qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

(1) *LES VIEILLES RUES DE LILLE*, 1948. — E. Raoust, éditeur à Lille.

I

Les Fastes militaires

LA DÉESSE

A tout seigneur, tout honneur : nous commencerons par le plus ancien et le plus important de nos monuments, la colonne de la Grand-place, autrement dit **la Déesse**.

D'où vient ce surnom de la Déesse ? Bien malin qui pourrait le préciser. En se reportant à l'année 1792 que commémore la colonne, il faut se souvenir que dans l'enthousiasme de la Révolution naissante, les Français avaient adopté les noms, les attitudes et les costumes de l'antique République des Romains. Il n'est donc pas surprenant que le sculpteur, voulant représenter la ville de Lille, l'ait campée sous l'aspect d'une femme antique à peine modernisée par l'adjonction d'une couronne crénelée et du bouclier qu'elle tient en main. Il n'en fallait pas plus pour que le bon sens populaire la promût déesse.

Cette colonne a été élevée en souvenir de la levée du siège de Lille par les Autrichiens commandés par le prince Albert de Saxe, le 8 octobre 1792. La garnison de la ville était sous les ordres du maréchal de camp **Ruault** et le **corps des canoniers** était dans les mains du capitaine **Charles Ovigneur**.

C'est au peintre David qu'est due l'idée première de l'érection sur une place de Lille d'un monument commémoratif du siège.

Il adressa le 9 novembre 1792 une motion à la Convention nationale où on lit entre autres : « Je vous propose, Messieurs, d'élever dans cette ville un grand monument, soit une pyramide, soit un obélisque ».



Et il adressait copie de cette motion à la municipalité de Lille avec une lettre qui la commentait : « En connaissant vos désirs, il sera facile de réunir le souvenir de la gloire que vous vous êtes acquise, avec l'utilité de l'agrément public. S'il se trouve quelques artistes dans votre ville, j'engage ces confrères de me communiquer leurs idées, il sera glorieux pour ces braves citoyens artistes de concourir à l'érection de ce monument ».

Cette proposition ne paraît pas avoir recueilli l'adhésion des pouvoirs publics, car on n'entend plus parler de ce monument commémoratif avant 1842.

Le 8 octobre 1842, jour du cinquantième anniversaire de la levée du siège, fut posée la première pierre de la colonne obsidionale de la Grand-Place.

L'arrêté municipal du 20 août 1842 réglementant l'organisation des fêtes en cette occasion spécifie notamment :

« ... Article 6. — A 1 h., les autorités se rendront sur la place de la Mairie, où la construction provisoire représentant le monument sera découverte.

« Article 7. — Le maire posera la première pierre du monument.

« Article 8. — La garde nationale et les troupes défilent devant le monument.

« Article 9. — La Société royale des Sciences... décernera une médaille d'or à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur la défense de Lille.
Signé . Bigo, maire. »

Trois ans plus tard, le 8 octobre 1845, eut lieu l'inauguration de la colonne, telle qu'elle existe aujourd'hui, érigée sur les plans de l'architecte Benvignat et surmontée de la statue en bronze du sculpteur Bra qui, dans l'esprit de l'artiste, symbolisait **Lille républicaine**.

La statue reproduit les traits de l'épouse du maire Bigo-Danel qui posa devant le sculpteur.

Quant à la pièce de vers que la Société des Sciences récompensa, elle était d'Alphonse Bianchi et son style emphatique est bien caractéristique de l'époque.

« Jubilé glorieux, auguste anniversaire,
... Des bataillons nombreux ont envahi la plaine,
Trois fois a retenti la trompette germane
Et ses sons méprisés n'ont plus trouvé d'échos.
... Le fer qu'ils ont rougi vient tout réduire en poudre,
Les bombes, les obus vomissent le trépas.
... Mes frères, honorons de ce jour notre histoire :
Il est pour les tyrans un jour expiatoire », etc...

Les mânes d'André Chénier ont dû frémir devant de telles platitudes.

En 1892, lors du centenaire de la levée du siège, le 8 octobre, le Président de la République, Sadi Carnot, petit-fils de Lazare

Carnot, l'organisateur de la victoire, vint à Lille présider les fêtes au cours desquelles se déroula le cortège des « Fastes de Lille » et, sur la Grand-Place, au pied de la colonne obsidionale, décora de la croix de la Légion d'honneur Emile Ovigneur, le petit-fils du capitaine Charles Ovigneur. La malice populaire dit que le président Carnot, en donnant l'accolade à Ovigneur, lui aurait glissé ces paroles à l'oreille : « Il est bien heureux, n'est-ce pas, que nous ayons eu des grands-pères ».

Enfin en 1900, le gouvernement, après cent huit ans de réflexion, dans un accès d'enthousiasme à retardement, décerna la Légion d'honneur à la Ville de Lille pour la défense de 1792.

L'ode de Bianchi que la Société des Sciences avait couronnée en 1842 se terminait par ces mots :

« Si l'ennemi vaincu compte sur nos alarmes,
S'il croit que nous avons brisé nos vieilles armes,
Qu'il vienne encor, nous l'attendons. »

Il revint en effet, en octobre 1914, mettre pour la dixième fois le siège devant Lille, mais, à force de l'avoir attendu, ceux de 1842 n'étaient plus là et c'est le 5^e Régiment territorial d'infanterie qui le reçut.

Quand l'ennemi pénétra cette fois dans la place, son premier soin fut d'enlever les quatre obusiers autrichiens qui reposaient, entourés de chaînes, sur le soubassement de la colonne, et celle-ci demeure aujourd'hui dépouillée de ses obusiers. Il est regrettable qu'on ne les ait pas encore remplacés, car les quatre petites plates-formes du soubassement n'ont plus depuis lors aucune signification.

Ces obusiers d'ailleurs ne provenaient pas en réalité du siège de 1792, mais étaient des moulages en fonte d'une pièce authentique, dont le remplacement dans ces conditions serait une dépense peu importante et compléterait l'architecture du monument en lui restituant sa silhouette primitive.

La statue de la Déesse a par bonheur échappé aux enlèvements.

Le socle s'orne aujourd'hui de la croix de guerre qui fut décernée à la Ville de Lille pour les souffrances endurées pendant les années d'occupation ennemie de 1914 à 1918.

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

Ne quittons pas le domaine des gloires militaires et rendons-nous sur la place Richebé au pied de la statue **du général Faidherbe**.

Celui-ci, né à Lille en 1818, a fourni une très belle carrière notamment au Sénégal où il s'est révélé, à l'origine de cette colonie, administrateur et organisateur hors ligne.

Durant la malheureuse guerre de 1870 il a commandé l'armée du Nord qui s'est distinguée à Bapaume et à Pont-Noyelles.

Faidherbe avait fait ses études au Lycée de Lille, qui depuis lors porte son nom, et je sais d'un industriel lillois qui fut son condisciple pendant plusieurs années, que Faïdherbe et lui-même ont tenu obstinément la queue de leur classe.

On aurait tort de préjuger de l'avenir d'un enfant par son classement au lycée ou au collège, car de ces deux élèves l'un est devenu un général renommé, l'autre un capitaine d'industrie qui a été à l'origine d'une des grandes activités industrielles de sa ville natale.

Faidherbe est mort à Paris en 1889 et, lorsque la ville de Lille résolut de lui élever une statue, la réalisation de ce projet n'alla pas sans quelques avatars.

D'abord l'attribution de la commande à Mercié, au détriment des sculpteurs de la région du Nord qui se trouvaient évincés de la compétition, mit en révolution (assez légitimement, il faut le reconnaître) tous les artistes septentrionaux ; pétitions et protestations se succédèrent sans résultat.

Mercié fut-il impressionné par ce tolle ? On ne sait. Toujours est-il que son projet mit deux ans à éclore et pendant ce temps la population lilloise, qui s'impatientait, manifestait sa mauvaise

humeur. Les esprit s'échauffèrent, la presse s'empara de la controverse, on en fit des chansons et il me souvient de ce couplet :

*On l'entoura d'un' palissade
Qui s'couvrit d'affich's aussitôt ;
Pendant deux ans l'peuple en balade
Disait : ça va s'montrer bientôt,
Lorsqu'un beau jour un' grand' tempête
Enl'va tout's les planch's d'un seul coup
L' peuple accourut et fit un' tête :
Y avait quat' briqu's auprès d'un trou.*



L'incident est véridique, à la suite de quoi la municipalité se fâcha et on obtint enfin l'œuvre de Mercié ; inutile de dire que les esprits excités étaient portés à la partialité et lui firent

un accueil assez froid (1). On s'accorda à trouver très belle l'allure du petit cheval arabe qui était la monture habituelle de Faïdherbe, mais on critiqua l'allure raide et figée du général représenté dans la posture du salut de l'épée ; ce n'était autre chose, disait-on, qu'un monumental soldat de plomb.

Si on ajoute que le bronze de la statue toute neuve n'avait reçu aucune patine artificielle, mais était brut de fonderie, ce qui lui donnait au grand jour des aspects de bronze imparfaitement doré, on comprend le peu d'enthousiasme du public.

Aujourd'hui la statue a revêtu la patine naturelle que les ans et les intempéries lui ont donnée, et l'effet en est fort amélioré ; mais les générations actuelles, devant ce bicorne à plumes tellement démodé, ne peuvent s'empêcher de sourire et parlent de mascarade, car, bien que très exact, ce couvre-chef n'a rien de l'allure martiale des bicornes du Premier Empire.

Le sculpteur a sacrifié au goût de l'époque en ornant le socle monumental d'une allégorie qui représente la ville de Lille dictant à l'Histoire les hauts faits du vainqueur de Bapaume et de Pont-Noyelles, et, sur la face postérieure, une femme assise, coiffée d'une sorte de turban hétéroclite dont on ne comprend pas la raison d'être, élève gauchement une branche de laurier vers l'arrière-train du cheval.

Ces groupes sentent bien leur style 1900.

Quoi qu'il en soit, les passions se sont apaisées et le monument est entré dans le cadre familial aux Lillois d'aujourd'hui. Ils y tiennent d'autant plus qu'il a survécu aux deux occupations allemandes de 1914-1918 et 1940-1945.

Pourquoi l'ennemi qui a ravagé tant de statues l'a-t-il épargné ? Peut-être la difficulté de l'emporter en raison de sa masse l'a-t-elle sauvé. Nul ne sait. Faïdherbe continue à passer chaque année, du haut de son socle, la revue des troupes de la garnison qui défilent à ses pieds sur la place de la République au 14 juillet.

(1) Ce monument a été inauguré vers 1898, autant qu'il m'est possible de préciser mes souvenirs.



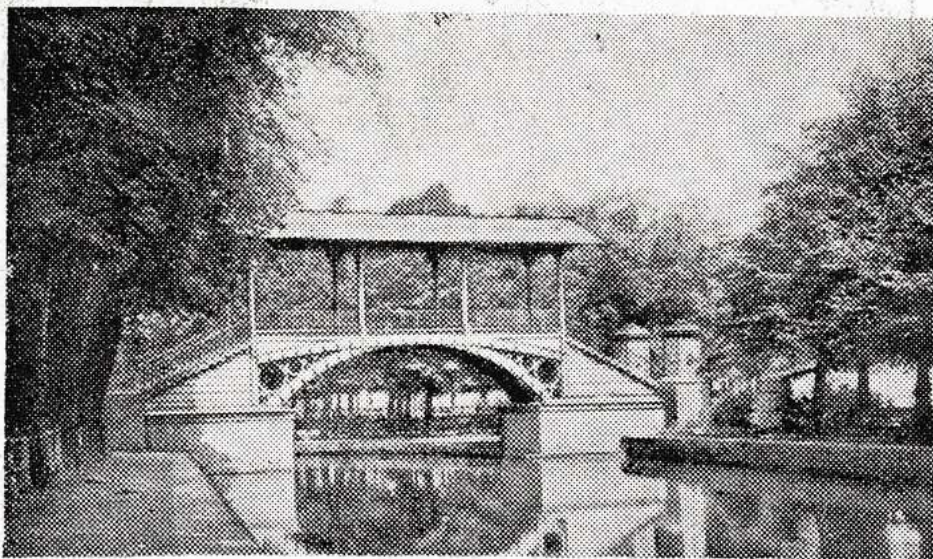
La statue du général Négrier qui s'élevait à l'extrémité de l'Esplanade à la hauteur du Pont du Petit Paradis a été déboulonnée

LE GÉNÉRAL NÉGRIER

Le général Négrier, né au Mans en 1788, mourut sur les barricades au Faubourg Saint-Antoine à Paris, le 25 juin 1848.

En 1847, il avait été nommé commandant de la 1^{re} Division militaire et représentant de Lille à l'Assemblée constituante.

Sa statue, œuvre du sculpteur Bra, érigée en 1849, s'élevait jusqu'à la dernière guerre à l'extrémité de l'Esplanade, à la



Le pont Napoléon sur la Deûle, à Lille, avant 1914

hauteur du pont du Petit-Paradis et face au manège aujourd'hui disparu. Ce site était familier aux Lillois de ma génération, à l'époque où toute la population se rendait sur l'Esplanade le dimanche après-midi, pour écouter la musique militaire qui donnait ses concerts dans le kiosque actuellement délabré et inutile,

situé en face du pont Napoléon. Celui-ci, également victime des deux guerres, était un pont couvert, du plus curieux effet, et n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir marqué par les deux piles sur chaque rive de la Deûle, ornées d'écussons portant les noms des principales victoires de Napoléon et sur lesquelles les Allemands, lors de l'occupation de 1914, ont effacé à coups de marteau le nom d'Iéna.

Le général Négrier, d'allure assez martiale — debout, sabre au clair, sur les barricades — dominait cette perspective avec son haut shako et son ample tunique à jupes.

Durant la guerre de 1914 deux projectiles atteignirent cette statue et la perforèrent de part en part de deux grands trous, et elle demeura ainsi mutilée jusqu'à la guerre de 1940.

Elle résista à la rapacité des Allemands pendant les deux guerres, pour la raison qu'elle n'était pas en bronze mais en fonte de fer. Après la Libération de 1945, elle fut démontée, soi-disant aux fins de réparation, et depuis lors on n'en a plus entendu parler, et son socle demeure lamentablement vide, privé également des deux bas-reliefs qui ornaient la base en pierre de Tournai.

Il faut souhaiter qu'elle reprenne un jour sa place, sa restauration n'étant pas un travail considérable, et l'on se réjouirait de retrouver cette silhouette survivant au décor de ce qui l'entourait.

Le général Négrier a également donné son nom à une importante rue qui débouche sur l'Esplanade, non loin de l'emplacement de la statue.

LÉON TRULIN

Léon Trulin, né à Ath. en Belgique, en 1897, vint vivre à La Madeleine avec sa famille en 1902, puis à Lille en 1913, dans la maison de la place des Patiniers qui porte le n° 15 et dont la façade s'orne aujourd'hui d'une plaque de marbre rappelant cette précision.

En 1914, dès la déclaration de guerre, trop jeune pour servir dans les armées alliées, il s'engagea dans **l'Intelligence Service** et franchit à plusieurs reprises la frontière belge pour se rendre en Angleterre par la Hollande, porteur de documents précieux relatifs aux armées d'occupation allemandes.

On sait quels étaient les dangers de semblables missions à travers les sentinelles et les barbelés électrisés qui barraient la frontière. Trulin fit preuve d'une énergie farouche, d'une adresse merveilleuse et d'une décision admirable.

Malheureusement, le 3 octobre 1915, il fut pris au poste frontière de Putte-Capellen avec un de ses camarades Raymond Derain. L'ennemi qui avait percé à jour son activité le traquait depuis un certain temps, et cette arrestation était l'aboutissement de longues manœuvres.

Il fut ramené à Lille, incarcéré à la Citadelle et le 5 novembre 1915, le Conseil de Guerre, après un jugement sommaire le condamna à mort.

Trois jours plus tard, le 8 novembre à six heures du matin, il fut fusillé dans les fossés de la Citadelle en un endroit où la pitié de la population a depuis lors fixé au mur sinistre son nom en grandes lettres encadrées par la marque des balles ; un pèlerinage ému et recueilli se rend chaque année à ce mur du Souvenir.

Il est tombé sous les balles avec la grandeur d'un héros antique et dans des sentiments de foi admirables, après avoir tracé dans une lettre à sa mère ces mots sublimes « Je pardonne à tout le monde, amis et ennemis, je fais grâce parce qu'on ne me la fait pas ».



La statue érigée en 1935, avenue du Peuple Belge, est l'œuvre du sculpteur Edgard Boutry Elle représente le jeune homme tel qu'il était au moment de sa mort, au dire de l'Abbé Pollet qui l'a assisté jusqu'au bout, c'est-à-dire debout, le col de son veston relevé à cause du froid de la brume matinale de novembre et les mains jointes sur son chapelet. Cette attitude, dans sa simplicité réaliste, est saisissante et ce monument sans aucune emphase ni ornementation inutile est incon-

testablement, par sa signification, un des plus impressionnants de Lille.

Le 2 juin 1935, le Gouvernement français a attribué à Trulin la Légion d'Honneur à titre posthume.

N'est-ce point ici le lieu de citer quelques-unes des strophes que le Poète lui a consacrées ?

*Salut, toi qui volus volontaire et farouche
Combattre malgré tout, l'enthousiasme au cœur
Et te dressas avec un regard de vainqueur
Pour crier dans le vent l'espoir à pleine bouche !*

*Ei quand l'arrêt brutal de la fatalité
Fixe ta destinée en un sort pitoyable
Tu tombes sans blâmer l'ennemi qui t'accable
Pour entrer tout vivant dans l'immortalité.*

*Alors ton dernier mot est si grand qu'il étonne
Et te voici paré d'un nimbe surhumain
Pour avoir terminé ce jour sans lendemain
En disant simplement « A chacun je pardonne ».*

*Et nous dirons à ceux qui viendront après nous
Demandant « Quelle est donc cette stèle de pierre,
Ce jeune homme unissant une attitude fière
Et la séduction d'un regard calme et doux ? »*

*Nous dirons : « Ecoutant sa seule conscience
Sans rechercher le prix des actions d'éclat,
Cet enfant s'est conduit brave comme un soldat,
Puis il est mort debout, souriant, pour la France ! »*

Ajoutons que le nom de Léon Trulin a été donné à une rue du centre de Lille, à proximité de la rue Faidherbe.

JEANNE MAILLOTTE

Ne quittons pas l'avenue du Peuple-Belge. Dans un petit square qui a été fort heureusement créé devant le Palais de Justice, sur l'emplacement du cloaque qu'était la Basse-Deûle, nous trouvons à quelques pas de Léon Trulin, la statue de **Jeanne Maillotte**.

L'un et l'autre, quoique n'ayant jamais appartenu à l'armée, peuvent par leurs exploits être considérés comme des gloires militaires.

Jeanne Maillotte, en 1582, était cabaretière au Jardin de l'Arc, situé place aux Bleuets et où siégeait la Confrérie d'archers de Saint-Sébastien.

La ville de Lille était à cette époque en butte aux incursions de bandes venant de Courtrai et de Menin, qu'on appelait les Gueux. Chacune de leurs agressions s'accompagnait de hurlements si féroces que les Lillois avaient surnommé ces assaillants les Hurlus.

Le dimanche 29 juillet 1582, pendant les vêpres, les Hurlus occupèrent par surprise un certain nombre de cabarets du Faubourg de Courtrai et un habitant qui s'était hasardé en curieux fut tué sur les remparts.

Aussitôt Jeanne Maillotte, armée d'une hallebarde, alerta les archers de Saint-Sébastien, se mit à leur tête et se précipita contre les Gueux. Criblés de flèches, ceux-ci s'enfuirent vers Menin, et l'honneur de la victoire revint à la courageuse cabaretière dont l'ardeur et le sang-froid avaient suscité et facilité cette sortie.

On a prétendu que tout ceci était une légende, que Jeanne Maillotte n'avait jamais existé, et que son nom comme son exploit étaient une personnification et un symbole du courage que les

Lilloises ont fréquemment déployé en maintes circonstances guerrières.

Qu'en est-il ? Nul ne le sait, mais, légendaire ou historique, Jeanne Maillotte fait partie définitivement du patrimoine glorieux de la population lilloise, dont nul ne saurait à bon droit la fruster.

La statue figure une solide Flamande hardiment campée, tenant une hallebarde en arrêt et levant un bras en signe de ralliement. Et ceci matérialise bien l'idée que chacun peut se faire de cette vigoureuse cabaretière du Jardin de l'Arc.

Cette œuvre est du sculpteur Edgard Boutry. Elle a été érigée en 1936 sur l'initiative des « Amis de Lille ».

Comme les autres célébrités dont nous avons déjà parlé, Jeanne Maillotte a également à Lille une rue à son nom.



LES FUSILLÉS

Rendons-nous dans un autre quartier de la ville, dans le petit square Daubenton, à l'extrémité du boulevard de la Liberté. Là se trouve le monument aux **Fusillés lillois**, Jacquet, Maertens, Verhulst et Deconinck.

Jacquet, durant l'occupation allemande de 1914, avait pris l'initiative de constituer un groupement clandestin pour cacher, nourrir, aider et, au besoin, faire évader les soldats français de la garnison de Lille qui, n'ayant pas voulu se rendre prisonniers lors de la reddition de la ville, se cachaient parmi la population au prix de mille difficultés et de très gros risques.

Il est évident que cette organisation ne pouvait demeurer longtemps inaperçue des occupants. Jacquet ne tarda pas à être repéré et suivi ; sur la dénonciation d'un misérable nommé Richard, qui osa trahir son pays au profit de la police allemande, Jacquet et ses trois compagnons furent arrêtés le 15 juillet 1915.

Leur procès fut rapidement mené ; la condamnation à mort était fatale et tous quatre furent fusillés à la Citadelle le 22 septembre 1915.

Aussitôt après la fin de la guerre, la Ville de Lille et l'opinion publique jugèrent que ce dévouement patriotique et cette fin désolante devaient être commémorés par un monument public ; le square Daubenton, à proximité de la Citadelle, fut choisi pour recevoir le groupe en pierre du sculpteur Desruelles.

Les quatre victimes ont été représentées au moment de leur mort, debout, adossées au mur qui les a vu tomber.

Tous quatre venant de milieux divers, étaient d'éducation, de tendances, de croyances et de natures différentes, leur dévouement patriotique les ayant seul réunis. Ils moururent calmement

et courageusement, chacun avec l'attitude qui lui était propre, et on a pu dire que Jacquet tomba en **citoyen de l'univers**, Deconinck en **soldat**, Maertens en **chrétien**, et Verhulst en **homme**.

A ces quatre mâles figures le sculpteur a ajouté sur un côté le personnage de Léon Trulin, mais celui-ci a été fusillé six semaines après Jacquet et il n'était pas possible de l'adjoindre simplement au groupe des quatre ; c'eût été contraire à la réalité. Aussi l'a-t-on fait figurer un peu à l'écart, déjà écroulé sous les balles et la face contre terre. Cette attitude est poignante et force l'émotion.

Ainsi se justifie l'inscription qui surmontait l'ensemble : « Lille à ses fusillés ».

Ce monument est devenu rapidement un but de pèlerinage et chaque année, soit le 22 septembre date de la fusillade, soit le 11 novembre date de l'armistice, la foule s'y rendait pieusement et le tertre qu'il surmonte était couvert de fleurs.

Cela dura jusqu'en 1940.

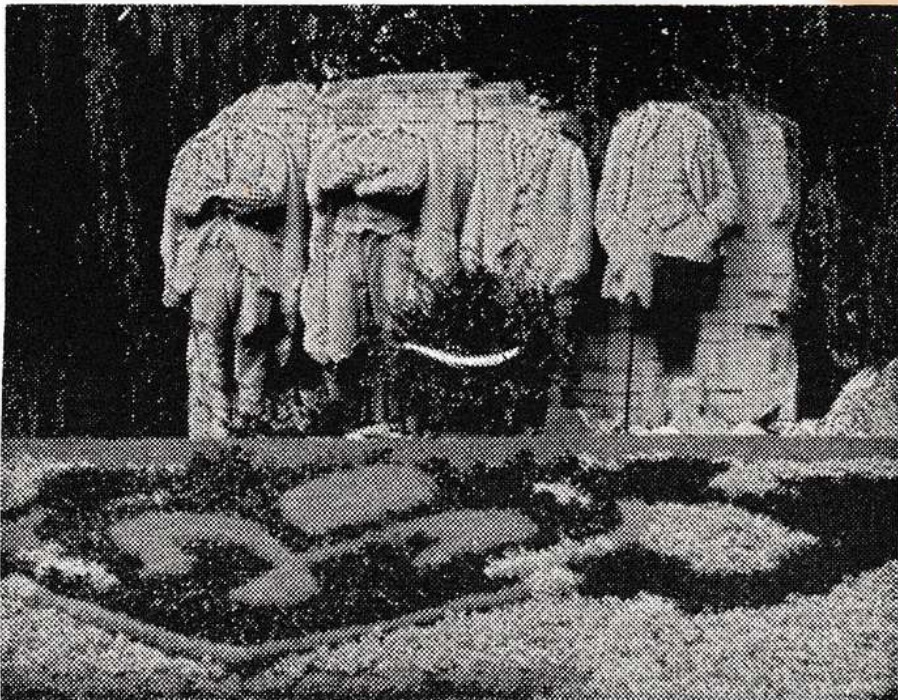
Quand l'ennemi occupa de nouveau la ville, vingt-deux ans plus tard, le général allemand Niehoff, commandant la place, se déclara offusqué du culte rendu au souvenir de ces fusillés et décida de faire disparaître le monument. Il fut détruit à coups de pioche dans la nuit du 7 au 8 août 1940 ; les débris furent jetés à l'entour, et la mairie reçut l'ordre de les faire disparaître dans les décombres de la voirie.

C'était bien mal connaître la population que de croire qu'il en serait fait ainsi. En effet, le premier coup d'œil jeté sur les démolitions avait fait reconnaître la possibilité d'en rapprocher plus tard les éclats et de reconstituer tant bien que mal les statues. Il importait donc de mettre les morceaux en lieu sûr, à l'abri des perquisitions en l'attente de temps meilleurs.

Le cardinal Liénart fit offrir de les dissimuler parmi les matériaux des chantiers de construction de la Treille. On jugea plus expédient de les abriter ailleurs et jusqu'à la Libération, ces vestiges précieux sommeillèrent à l'écart de toute perquisition.

Dès la fin de l'occupation, on se préoccupa de la reconstitution du groupe. Tous les débris qui purent être retrouvés furent rapprochés et l'on vit ces statues mutilées et incomplètes, mais saisissantes, qui ont repris place aujourd'hui au-dessous du saule pleureur qui les abrite.

Il serait souhaitable que cette restauration fût complétée par l'adjonction d'une plaque où seraient gravés en termes succincts les événements qui ont conduit à présenter les fusillés ainsi délabrés et pantelants, pour que la barbarie des tyranneaux allemands qui en sont la cause, demeure évidente pour les générations à venir.



N'a-t-on pas vu, après la guerre de 1914, la Bibliothèque de Louvain rebâtie avec la mention sculptée dans sa balustrade : *Furore Teutonica dirupta*, malgré les polémiques et les passions qu'a soulevées cette formule ? Il serait bon que les visiteurs étrangers à la ville puissent apprendre de la sorte quels événements tragiques nous ont secoués à cette époque.

La Ville de Lille a voulu perpétuer les noms de ces victimes et il existe aujourd'hui, dans divers quartiers, une rue Eugène-Jacquet, une rue Georges-Maertens, une rue Ernest-Deconinck et une rue Sylvère-Verhulst.

LOUISE DE BETTIGNIES

Au même titre que Trulin et les quatre fusillés du Comité Jacquet, **Louise de Bettignies** peut être rangée parmi les gloires militaires. Ce ne sont point des combattants mais ils se sont dévoués jusqu'à la mort au service de nos armées, promoteurs admirables de la résistance clandestine qui, sous la guerre suivante, devait prendre une si grande extension.

Louise de Bettignies, née à Saint-Amand, rue de Condé (1), habitait à Lille, rue d'Isly, à la déclaration de la guerre de 1914.

Quand les Allemands firent le siège de Lille en octobre 1914, elle ne craignit point de circuler à découvert sur les talus des fortifications pour ravitailler les soldats du 5^e Régiment territorial d'infanterie qui tenaient les remparts à proximité de la Porte de Béthune.

Après la capitulation de la ville, elle ne put se résigner à l'existence morne et lamentable des régions occupées et son besoin d'activité la conduisit rapidement à s'aboucher avec l'**Intelligence Service**.

Dans les fonctions qui lui furent confiées, elle déploya une intelligence et un savoir-faire qui furent vite appréciés par ses commettants et elle commença cette existence aventureuse à travers les barbelés de la frontière de Hollande. Par Flessingue elle parvint à se rendre plusieurs fois en Angleterre, portant des messages de la plus haute importance.

(1) La rue de Condé, à Saint-Amand, s'appelle aujourd'hui rue Louise-de-Bettignies, et une plaque commémorative a été apposée sur la maison natale.

Parfaitement consciente des risques qu'elle encourait, elle remplit chaque fois les missions qui lui étaient confiées et les agents des services anglais qui travaillaient en liaison avec elle étaient, à chacun de ses voyages, en admiration devant l'énergie et la clairvoyance de cette jeune fille de la haute société, instruite et distinguée, qui n'hésitait pas à risquer sa vie aussi spontanément et aussi simplement.

Malheureusement, comme il en a été pour Léon Trulin, son activité ne pouvait demeurer longtemps insoupçonnée. Les services allemands du contre-espionnage furent alertés et se mirent à la pister.

Son odyssée est comparable à celle de Léon Trulin. Elle tomba aux environs de Tournai dans une souricière établie en octobre 1915.

Arrêtée, jugée, condamnée à mort, elle vit sa peine commuée et fut envoyée à la forteresse de Siegbürg. Cette prison, située en Prusse Rhénane, présente l'aspect le plus triste et le plus rébarbatif qu'il soit possible d'imaginer. C'est là qu'ont été mises au secret et réduites au travail forcé nombre de femmes françaises et belges dont le seul crime était de n'avoir pas voulu accepter la domination du Kaiser.

Louise de Bettignies y entra avec une santé déjà gravement ébranlée, conséquence de la dure existence qu'elle avait menée à arpenter les routes par tous les temps, stationnant dans les fossés pendant les nuits d'hiver, exposée à toutes les intempéries, épreuve à laquelle elle n'était pas physiquement préparée.

A Siegbürg elle fut mise à un régime impitoyable et connut les rigueurs du cachot pour avoir refusé de travailler à la confection de têtes de grenades. Ces sévices eurent raison à la longue de sa santé et elle mourut en captivité, à Cologne, où elle avait été transportée **in extrémis**, le 27 septembre 1918.

La ville de Lille ne pouvait faire moins que d'honorer cet héroïsme en le consacrant par une statue, dont la confection fut confiée au sculpteur Réal del Sarte.

Le public éprouva une certaine déception lorsqu'en 1927 on en vit la réalisation : ce n'était pas une statue de Louise de Bettignies comme on s'y attendait, mais un monument symbolique élevé, comme le précise la mention inscrite sur le socle, « à Louise de Bettignies et aux femmes héroïques des pays



Monument à Louise de Bettignies

envahis ». Je ne critique pas l'œuvre, qui est bonne, mais l'absence de l'effigie de celle qui en était la raison d'être.

L'opinion d'ailleurs n'a pas accepté cette transformation, et on continue à appeler monument Louise de Bettignies cet emblème impersonnel érigé au Nouveau Boulevard, à son entrée à Lille. Peut-être cet état de choses a-t-il sauvé ce monument, car les Allemands l'ont respecté en 1940, tandis qu'ils ont sauvagement détruit celui des fusillés

Le groupe en pierre représente un poilu de 1914 agenouillé devant une femme enchaînée dont il baise les mains. L'attitude fière et idéale de la femme est assez belle, mais ce n'est qu'une allégorie

Une place de Lille, située à l'extrémité de l'avenue du Peuple-Belge, porte le nom de Louise de Bettignies, et, en 1950, une plaque fut apposée sur l'immeuble de la rue d'Isly, n° 166, rappelant que Louise de Bettignies y a habité.

Et le poète ainsi l'a chantée :

Salut fille de Flandre à l'âme ardente et fière
Salut grande française, ô vivante héritière
Du précieux trésor des vertus du terroir,
De ces héros sans peur comme aussi sans reproche
Volonté de granit au sein d'un cœur de roche
Qui n'ont jamais fléchi vis-à-vis du devoir.

A l'appel du pays vous vous êtes levée
Pour que la France un jour fut plus vite sauvée
Vous avez dépensé dans des rôles obscurs
Tout le trésor sans prix de votre grandeur d'âme
Et vous avez montré ce que peut une femme
Quand son cœur est vaillant, quand ses desseins sont purs.

Et nous, quand nos enfants avides de connaître
Et d'entendre conter, demanderont peut-être,
Votre histoire tiendra très courte en peu de mots,
Nous dirons « Cette femme a servi sa patrie,
Elle a fait son devoir pour la France meurtrie
Et plus que son devoir, simplement, en héros ».



Jeanne d'Arc

JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC n'a pas d'attache spéciale avec Lille, mais c'est une gloire nationale et une importante rue de Lille porte son nom depuis longtemps.

C'est ce qui a incité de généreux donateurs (1) à offrir à la ville une statue de la Pucelle. Celle-ci a été placée au centre de la place Jeanne-d'Arc. La statue équestre en bronze doré est une réplique de la belle statue de Frémiet érigée place des Pyramides à Paris.

Cette œuvre magistrale, d'ailleurs fort connue, est bien dans la manière du maître : l'attitude noble et élevée de la guerrière, l'allure robuste et solide de sa lourde monture, le harnachement ainsi que l'armure, révèlent un souci scrupuleux du détail et de l'exactitude.

L'ensemble repose sur un socle de marbre poli dont la sobriété des lignes fait ressortir la dorure du bronze.

Cette masse de métal a excité la convoitise des Allemands qui l'ont volée en 1914. Elle a été remplacée peu après la guerre.

Pendant l'occupation de 1940-1945 elle a subi quelques dégâts qui ont été réparés en 1951 et nous la voyons à nouveau dans son état primitif.

(1) Monsieur et Mademoiselle de Montigny

NAPOLÉON I^{er}

Au centre de la cour intérieure de la vieille bourse du XVII^e siècle se trouve une belle statue en bronze de **Napoléon I^{er}**.

Lorsqu'en 1654, le Lillois Julien Destrée eut terminé l'édification de ce beau monument, il situa au centre du cloître une fontaine ; celle-ci disparut à la Restauration pour faire place à une statue de Louis XVIII, et en 1854, à l'avènement du Second Empire, qui coïncidait avec le deuxième centenaire de la construction de la Bourse, la statue du roi fit place à son tour à celle de Napoléon I^{er} que nous voyons aujourd'hui.

La statue est du sculpteur Lemaire et le socle de l'architecte Benvignat.

L'Empereur, le front ceint de laurier, est représenté en costume d'apparat avec le grand manteau de cour semé d'abeilles. Les bords du manteau impérial ainsi que les abeilles sont recouverts d'une belle dorure qui se détache sur la patine foncée du reste du personnage, ce qui est d'un fort heureux effet.

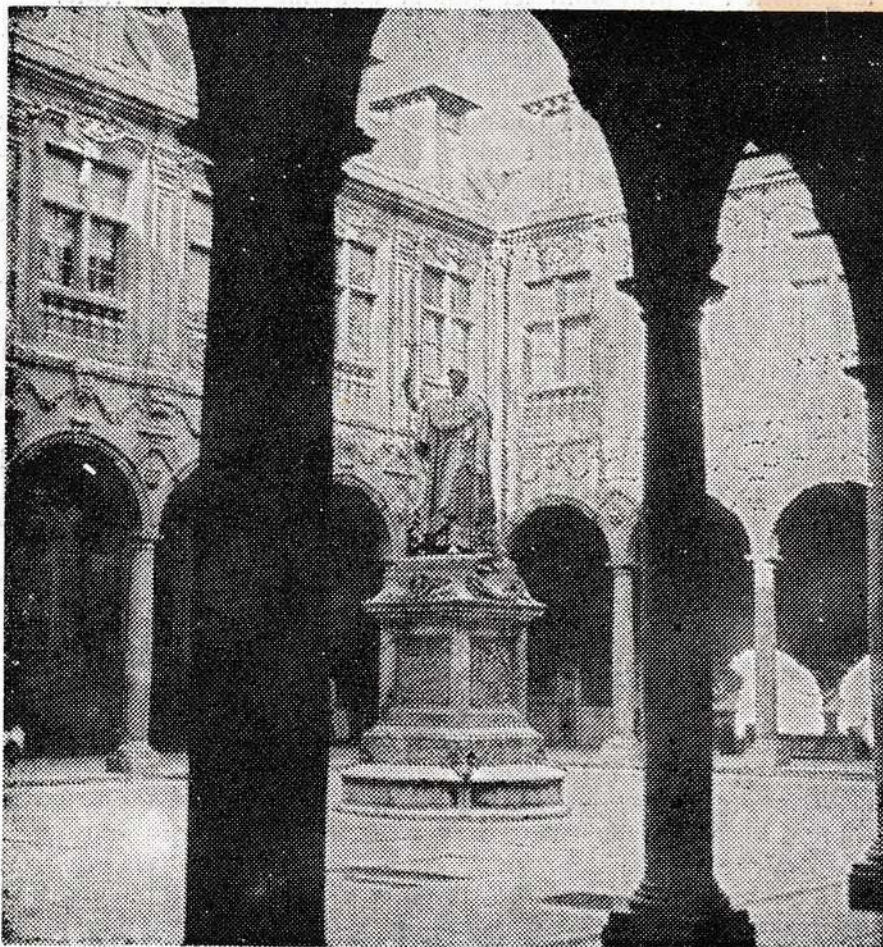
L'Empereur tient dans la main droite son grand sceptre surmonté d'un aigle et l'attitude ainsi que le costume sont les mêmes que ceux de la statue monumentale qui surmonte la colonne de la Grande Armée à Boulogne.

Elle a été érigée « A Napoléon, protecteur de l'industrie ». C'est en effet à cette époque que les industries de la région lilloise, textiles et métallurgiques, étaient en plein essor et où s'affirmait la suprématie industrielle de la Flandre. Aussi comprend-on que sous l'égide du jeune Second Empire, la Chambre de commerce de Lille ait voulu rendre cet hommage à la mémoire du Grand Empereur qui avait favorisé la naissance de cette activité, source de la richesse et de la prospérité de la région.

La statue a été fondue avec du bronze provenant de canons pris à l'ennemi à Austerlitz et qui, depuis lors, étaient demeurés

en réserve à la Monnaie de Lille qui était à l'époque installée dans les bâtiments mêmes de la Bourse.

Où est le temps où ce butin des armées victorieuses pouvait servir à quelque chose ? On se rappelle le propos du maréchal



Soult, lors de l'érection de la colonne de la Grande Armée : La dépense importante pour la confection de la statue était loin d'être couverte en 1804 ; aussi, ne voulant pas que les travaux subissent d'arrêt de ce fait, le maréchal commandant en chef le corps expéditionnaire prit-il le parti de s'adresser à l'Empe-

reur, le priant de vouloir bien faire intervenir les finances de l'Etat à titre de prêt : « Sire, prêtez-moi du bronze pour élever ce trophée ; je vous le rendrai sur les champs de bataille ». L'Empereur accéda à la demande et pendant dix ans l'armée remboursa largement son prêt dont les canons ennemis firent les frais.

Aujourd'hui le butin n'est plus que de la ferraille inutilisable qui encombre quelque temps les places et les jardins publics avant de se désagréger sous la rouille.

L'Empereur avait eu l'occasion de témoigner son estime pour les Lillois, lorsqu'en 1804, alors Premier Consul, voulant récompenser l'héroïsme des Canonniers qui, sous la conduite du capitaine Ovigneur, avaient assuré la défense de la place en 1792, il avait fait don au corps des canonniers sédentaires de Lille de l'ancien couvent des Urbanistes que la Révolution avait désaffecté, et leur avait attribué en outre deux canons d'honneur.

Ces deux canons avec leurs prolonges sont au musée militaire de l'Hôtel des Canonniers, à l'entrée en ville du Nouveau Boulevard.

Le souverain avait également doté la ville d'un nouveau blason sur lequel figuraient notamment une abeille symbolisant le travail en honneur dans la cité et une porte fortifiée sur laquelle tombent de toutes parts des boulets de canon, en souvenir du vain assaut des Autrichiens. Ces armes ont été abandonnées après la chute de l'Empire, et la ville de Lille a repris ses anciennes armoiries à la fleur d'iris d'argent sur fond rouge.

Les jours de bourse, le cloître du beau monument de Julien Destrée connaît une grande animation et l'on entend fuser de tous côtés des interpellations et des apostrophes diverses, parmi lesquelles jaillit quelquefois une phrase sonore en patois de Lille. Et de voir l'Empereur présider du haut de son socle à toute cette activité me remet en mémoire une anecdote savoureuse d'un contact occasionnel de Napoléon avec le bon peuple de Lille.

On raconte en effet qu'au cours d'une distribution de croix, au lendemain d'une bataille, l'Empereur, qui aimait en de telles circonstances échanger quelques mots avec ses soldats, dit en pinçant l'oreille à un jeune voltigeur qu'il venait de décorer :

— Et toi, mon brave, d'où es-tu ?

— Sir' euj sus Lillos !

Et la légende dit que l'Empereur qui ne manquait jamais d'à-propos, lui aurait répondu du tac au tac : « J'm'in doutos ».

LE MARÉCHAL FOCH

Nous terminerons nos célébrités militaires par la plus récente de nos statues, celle du **Maréchal Foch**,

Le Maréchal est représenté à cheval dans l'attitude noble qu'on lui connaît, tenant son bâton avec dignité et sans jactance. Sa belle physionomie est calme et énergique, et le statuaire Edgard Boutry a bien traduit son regard dominateur et volontaire, ce regard qui a fait baisser les yeux aux plénipotentiaires allemands dans le wagon de Rethondes, le 11 novembre 1918.

Lille a attendu cette statue jusqu'en mai 1936, et les Allemands l'ont épargnée en 1940. On sait qu'ils ne respectent que la force, et Foch était pour eux l'image de celui qui les avait acculés à la défaite.

De longues discussions ont eu lieu dans la presse en vue de déterminer et l'emplacement et la forme du monument. Il a été longtemps question de l'ériger sur le nouveau boulevard, à égale distance de Lille, de Roubaix et de Tourcoing, sous prétexte qu'il y avait des anciens combattants dans chacune de ces villes.

On avait en outre suggéré l'idée (assez saugrenue d'ailleurs) de hisser la statue sur une haute colonne, sous prétexte que Napoléon y est bien place Vendôme, et que Nelson y est bien à Trafalgar Square. Mais comme on tenait malgré cela à la statue équestre, il n'était pas possible de la jucher sur le chapiteau d'une colonne. Aussi proposait-on de faire un faisceau de trois colonnes supportant une plate-forme surmontée de la statue. Cette élucubration n'a pas été retenue, fort heureusement, mais nous l'avons échappé de justesse.

On ne peut que se réjouir de voir le Maréchal au fond du square Jussieu, ce qui donne un recul suffisant au socle élevé qui le supporte.



FOCH

MARECHAL
DE
FRANCE
ET DE
POLOGNE

FIELD-MARSHAL
DE
GRANDE-BRETAGNE

LIBERATEUR
DU
PAYS

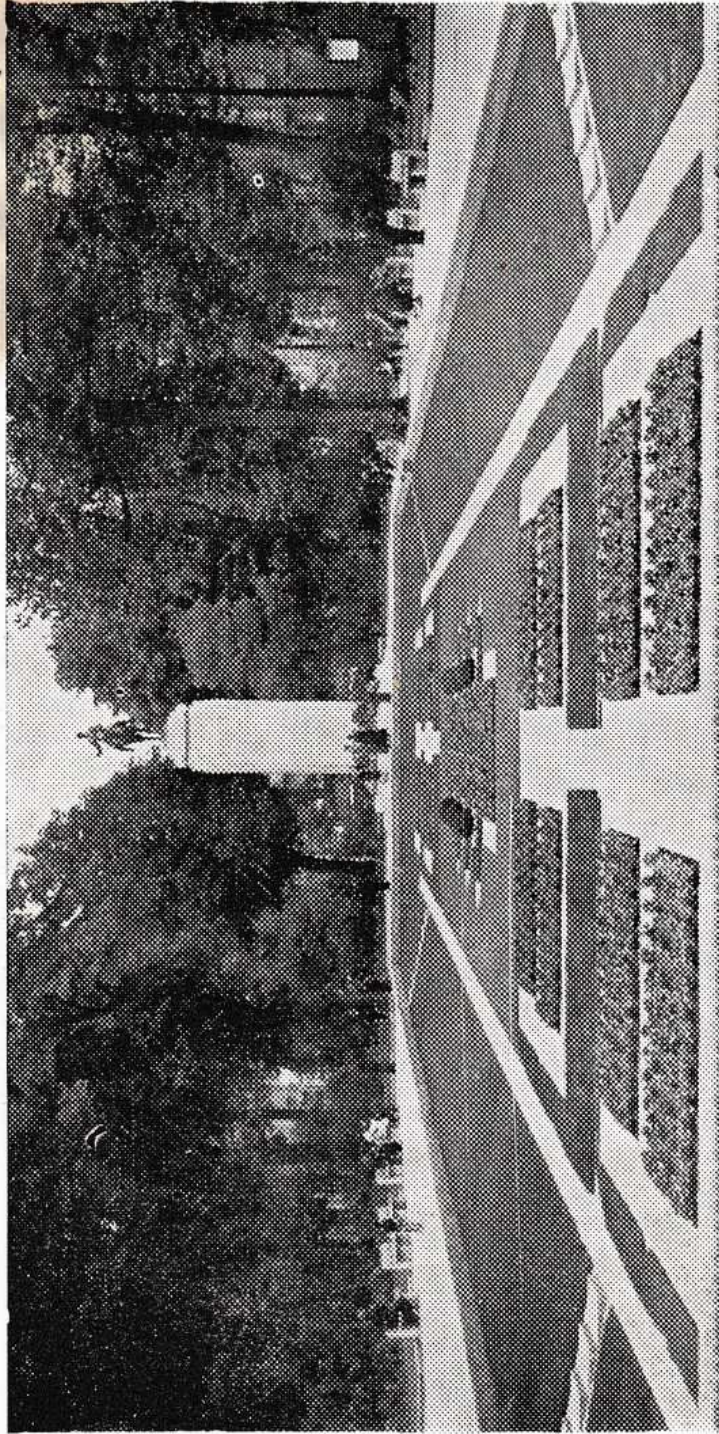
Maréchal Foch

Ce socle, œuvre de l'architecte Alleman, est massif, alliant l'idée de puissance avec celle du prestige du maréchal Foch. On y lit, avec les titres de Foch, quelques paroles extraites de ses ordres du jour ; la plus frappante, la plus impérative en sa concision est : « Au-dessus de la guerre, il y a la paix ».

L'érection de ce monument a été l'occasion de la transformation du jardin qui l'entoure. On a fait du parc vieillot et mal entretenu qui existait auparavant une belle étendue de jardin à la française, propre, clair et fleuri.

Sans doute une œuvre d'art vaut par elle-même, mais il est incontestable que le cadre dans lequel elle figure contribue à la mettre en valeur.

D'ailleurs pendant l'occupation de 1940-45, les Allemands ont indirectement contribué à l'amélioration de ce cadre, et rendu ainsi involontairement hommage à Foch, en mettant le feu à la baraque pompeusement dénommée « Les Ambassadeurs », qui occupait le fond du point de vue, sur les bords d'une rivière d'eau stagnante, sorte d'égout à ciel ouvert. A la libération, la ville a fait disparaître tous les vestiges de cet arrière-plan et a prolongé jusqu'au quai du Wault le beau jardin qui entoure aujourd'hui la statue.



A l'extrémité de l'élegant parterre du square Jussieu se dresse, fière et superbe, la statue équestre du maréchal Foch.

II

Ecrivains, Artistes et Personnalités

DESROUSSEAUX

Puisque nous sommes déjà dans le square Jussieu, nous n'avons que quelques pas à faire pour nous rendre au monument de **Desrousseaux**, près de l'entrée du jardin sur la rue Nationale.

Desrousseaux est une gloire lilloise.

Il est né à Lille en 1823, dans le quartier Saint-Sauveur ; il y est décédé en 1892. Comme un certain nombre d'artistes, il est resté pour la postérité l'auteur d'une seule œuvre : de même que Nadaud sera toujours l'auteur de la seule chanson des « Deux Gendarmes », de même que Lalo restera l'auteur du seul opéra « Le Roi d'Ys », Desrousseaux demeure toujours l'auteur de la **Canchon dormoire** du P'tit Quinquin.

Sait-on que ses chansons et pasquilles lilloises remplissent cinq volumes, qu'il a écrit des livres sur les traditions et les mœurs de la Flandre ? Tout cela importe peu : le P'tit Quinquin assure seul la célébrité de son auteur.

Je possède un exemplaire de son ouvrage « Mœurs populaires de la Flandre française » portant une dédicace manuscrite qui se termine par les quatre vers suivants :



Monument du P'tit Quinquin

... l'auteur de *Violette*,
de *P'tit Briç*, *Manicour*, *Liquette*,
de *Mari'-Claire* et *P'tit Quinquin*,
offre avec bonheur ce bouquin.
A Desrousseaux, 18 déc. 1888.



Alexandre DESROUSSEAUX chantant
(Tableau de Moreau, Musée de Lille)

Ce qui montre que, de son vivant, lui-même considérait cette dernière chanson, entre autres, comme susceptible de consacrer sa popularité au sein de son œuvre considérable.

Le monument érigé en 1910 est l'œuvre du statuaire Depléchin et de l'architecte L. Cordonnier.

Il consiste en une stèle surmontée du buste du chansonnier et au pied de laquelle un groupe en pierre représente la dentellière berçant son petiot sur ses genoux, tandis qu'auprès d'elle le berceau, « l'ochénoire », est vide. Derrière la femme le carreau à dentelle gît par terre.

Tout l'esprit et le sens de la chanson aujourd'hui si connue sont contenus en ces personnages, et Desrousseaux est une des célébrités auxquelles les Lillois tiennent le plus. Un gars de Saint-Sauveur ignore tout du maire André ou du général Négrier, mais sait qui est Desrousseaux.

De son vivant, sa réputation de bon chansonnier le faisait fréquemment convier dans divers salons de la ville pour égayer les réunions mondaines de ses pasquilles si variées. Un tableau du Musée de Lille le représente en cet exercice, dans une attitude de bonhomie souriante qui cadre bien avec les saillies souvent pleines d'esprit de ses chansons.

Il me souvient qu'à ses funérailles l'orgue de la paroisse joua très lentement l'air du P'tit Quinquin transposé en mineur, et il s'exhalait de cette mélodie imprévue une impression de tristesse qui frappa tous les assistants.

Desrousseaux a aussi une rue dans le vieux Saint-Sauveur.

ALBERT SAMAIN

Passons des frondaisons du square Jussieu à celles du jardin Vauban.

Sur le bord de la rivière qui sort de la grotte, au milieu d'une pelouse, s'élève le monument au poète **Albert Samain**.

Samain est né à Lille en 1858, dans un immeuble situé dans un pâtre de maisons aujourd'hui disparu, qui se trouvait au milieu de l'actuel parvis Saint-Maurice.

On connaît son enfance malheureuse et besogneuse au sein de la cité industrielle dont l'activité utilitaire froissait et blessait son rêve intérieur. Et tel un oiseau captif qui bat de son aile les barreaux de sa cage, la poésie naissante se débattait douloureusement en lui au sein de la cité bruyante et sans pitié, et cette lutte entre le travail nécessaire et l'idéal qui le tourmentait, il l'a exprimée plus tard en des vers qu'on ne peut lire sans émotion.

Et pour voir des jardins, je fermais les paupières.

Il est mort en 1900 à Magny-les-Hameaux et est inhumé au cimetière de l'Est, après avoir écrit une œuvre peu abondante en vérité, mais dont la qualité assure sa gloire.

Comme il est entendu que nul n'est prophète en son pays, Samain est demeuré à peu près inconnu à Lille, et ce n'est que vingt-cinq ans après sa mort qu'on l'a découvert, quand les milieux littéraires de la capitale eurent reconnu et déclaré qu'il était l'un des premiers poètes élégiaques de langue française. Aujourd'hui le **Jardin de l'Infante**, le **Chariot d'or** et **Polyphème** sont connus de tous, mais il a fallu que la notoriété vînt de Paris, comme il en est pour certains tissus de laine fabriqués à Roubaix qui sont exportés en Angleterre d'où ils reviennent sous le nom de tissus anglais.

Le monument érigé par la ville en 1931 est l'œuvre d'Yvonne Serruys, alias Madame Pierre Mille.



41. Evoquant le titre du livre de poèmes **Aux Flancs du Vase**, il représente un vase grec encadré de deux personnages antiques qui y sont accoudés et sur le piédestal figure un médaillon portant l'effigie du poète.

Le groupe est précédé d'un dallage romain, d'un très bel effet, qui mène jusqu'au plan d'eau, où des cygnes passent et repassent paisiblement au hasard de leur nage majestueuse.

Non loin de là se dresse la grotte dont l'ouverture sombre fait penser à l'ancre de Polyphème ; on croit y voir errer Acis et Galathée, ou s'y cacher le petit faune Hyalis. Tout ce décor ceint admirablement le monument et le situe dans une atmosphère qui est bien celle de l'inspiration du poète.

Une seule critique cependant : Ce n'est guère un monument à Albert Samain, c'est la matérialisation de l'allégorie des **Fiancs du Vase**. On eût aimé voir sa statue, car l'effigie de l'écrivain, si mesquine sur le socle, passe presque inaperçue

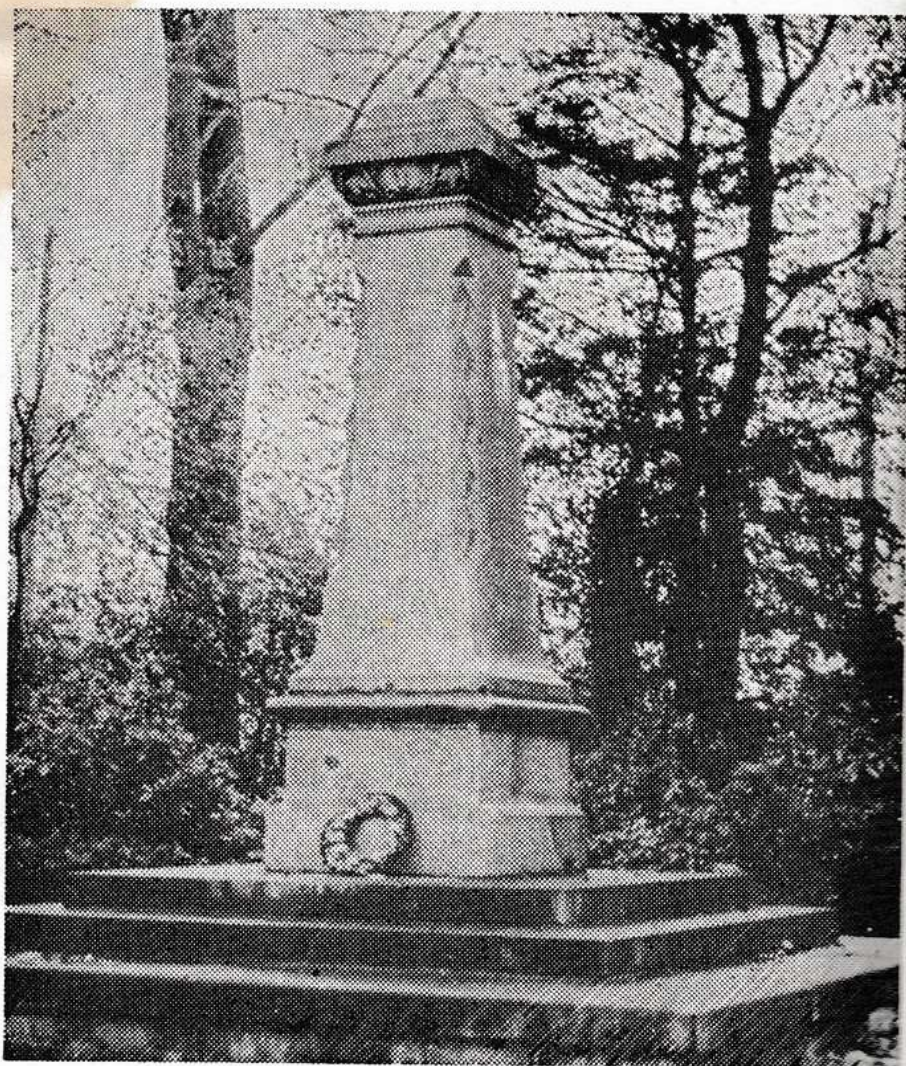
Et le poète a déroulé pour lui ses strophes :

« Nous avons comme toi, bercés si doucement,
Senti chanter en nous l'âme de notre Flandre
En mots mystérieux que l'on ne peut entendre
Qu'aux heures de silence et de recueillement.

Toute ta poésie ici même est vivante
Et flotte impondérable en la douceur du soir.
Et l'oreille tendue on ne peut percevoir
De la nature ou toi quel est celui qui chante. »

Une rue de Lille a reçu le nom d'Albert Samain et par surcroît une école de la ville, mais par une étrange aberration, on lui en a fait partager le patronage avec Léon Trulin et l'école, située au Faubourg de Béthune, s'appelle Ecole Léon Trulin-Albert Samain Cette association imprévue est regrettable Non que la présence du nom de Trulin soit indésirable, bien au contraire, mais on ne comprend pas ce qui a pu motiver le rapprochement sur un même fronton de deux noms dont les célébrités n'ont absolument rien de commun. Il y a suffisamment d'écoles à Lille pour que chacun des deux pût recevoir seul le patronage de l'une d'elles.

Pourquoi pas une école Lydéric-Delory ou bien une école Guy de Dampierre-Charles Delesalle ?



Une colonne de pierre dans un coin du jardin Vauban, c'est tout ce qui reste du monument d'Edouard Lalo.

EDOUARD LALO

Un peu plus loin dans le même jardin Vauban, nous trouvons les vestiges du monument Edouard LALO, né à Lille en 1823 et mort en 1892.

On avait érigé là, en 1922, un buste en bronze du compositeur, au sommet d'un piédestal autour duquel étaient campés quelques-uns des personnages du Roi d'Ys, Rosane, Margarèthe et le Roi d'Ys. L'œuvre est du statuaire Quef. Les Allemands, en 1940, ont enlevé tout le bronze et n'ont laissé que le soubassement en pierre. On ne peut en avoir que des regrets atténués, car il faut reconnaître que les personnages, par leur attitude théâtrale, formaient un ensemble de style assez pompier.

Reconstituera-t-on ce monument ? Ce n'est pas à souhaiter, la notoriété de Lalo mérite mieux et l'on peut espérer qu'une œuvre mieux conçue prendra quelque jour sa place.

Une rue du quartier Saint-Sauveur porte le nom de Lalo.

AUGUSTE ANGELLIER

Transportons-nous maintenant dans un quartier paisible et peu fréquenté, dans le petit square de la Place du Temple. Là, se trouve la statue d'Auguste ANGELLIER, au milieu de quelques arbustes rabougris et étiolés entre les hautes murailles de la Faculté des Sciences, de l'Institut Industriel et de la Bibliothèque Universitaire, et de l'Eglise réformée.

Auguste Angellier, est né à Dunkerque en 1848. Professeur de Littérature anglaise à l'Université de Douai en 1888, puis à Lille en 1893, il fut élu doyen en 1897 jusqu'en 1900. Il mourut à Boulogne, chevalier de la Légion d'honneur et Docteur « Honoris Causa » des Universités d'Edimbourg, de Glasgow et d'Aberdeen, en raison de sa remarquable thèse de doctorat sur le poète anglais Robert Burns.

Angellier ne vint à la poésie que tardivement et sa première œuvre « A l'Amie perdue » est de 1896, il avait donc quarante-huit ans.

Sa notoriété est aujourd'hui établie et son œuvre demeurera parmi les plus beaux poèmes classiques de notre époque.

En 1927 « ses élèves, ses amis et ses admirateurs » nous dit l'inscription figurant sur le soubassement, lui élevèrent cette statue de bronze du sculpteur Dépléchin. Cette œuvre est très belle. Le Poète est représenté assis sur un rocher dans la pose familière qu'il aimait prendre, vêtu d'une ample cape, et couvert d'un feutre à grands bords, tel qu'on l'a pu voir maintes fois, retiré à l'écart sur la plage de Boulogne. Il a une attitude paisible et recueillie, mais son regard est tel qu'on le sent en proie à l'inspiration :

C'est véritablement le tumulte des pensées sous le front calme du poète.



Ce monument est fort bien situé, à proximité de la Faculté des Lettres et à l'aboutissement de la rue qui porte son nom.

A l'inauguration de 1927 le Poète a apporté l'hommage de la poésie :

*Voici que nous venons à toi, nous les Poètes,
Elevant vers le ciel nos gestes de clarté,
Pour couronner ton front de nos rimes parfaites
Et consacrer un peu ton immortalité.*

*... Et nous recueillerons tes reliques, ô Maître,
Rythme, souffrance ou joie et musique et parfum*

*Car c'est bien tout cela qui brûlait dans ta fièvre,
Toi qui savais vibrer plaintif avec vigueur,
Dont le pur miel attique a parfumé la lèvre,
Dont les muses de Grèce ont éduqué le cœur.*

PASTEUR

A quelques pas de là, dans ce même quartier Saint-Michel, voici, au centre de la place Philippe-Lebon, la statue de **Pasteur**.

Cet important monument a été élevé à l'illustre biologiste par la ville, parce qu'il a été professeur à la Faculté des sciences de 1854 à 1857 et son premier doyen, et parce que c'est à Lille qu'il commença ses recherches sur les ferments d'où sont sorties les découvertes que l'on connaît.

« Pasteur, dit Chon dans ses « Impressions et Souvenirs », avait commencé cette vie de travail surmené qui l'a conduit aux plus admirables découvertes et à des infirmités précoces, c'est à peine si ses amis réussissaient à l'arracher un instant à son laboratoire. »

La statue en pied, en bronze, du sculpteur Alphonse Cordonnier, se dresse sur un haut soubassement. Pasteur y est représenté debout, tenant en main un ballon de laboratoire dont il examine le contenu, geste qu'il dut évidemment faire maintes et maintes fois au cours de ses expériences.

Autour de ce piédestal trois beaux groupes se déroulent. Sur la face, une femme du peuple reconnaissante élève son enfant dans ses bras vers le savant qui a sauvé tant de vies, et vers l'arrière, d'une part un ouvrier de brasserie assis sur une futaille rappelle les travaux sur la fermentation de la bière, et de l'autre côté une femme tenant un enfant sur ses genoux procède à une inoculation du vaccin de la rage. Entre chaque groupe, trois bas-reliefs en bronze.

Cet ensemble constitue un beau monument bien à sa place devant la Faculté des sciences, et par deux fois les Allemands ont renoncé à le détruire pour en emporter le bronze.



Pasteur

Une rue du Faubourg des Postes porte le nom de Pasteur.

Ce monument a remplacé avantageusement une pièce d'eau agrémentée d'un jet d'eau, qui occupait le centre de la place. La grosse bordure de pierre de Tournai qui contient aujourd'hui la terre formant parterre fleuri en constituait la margelle.

Par suite du manque d'eau aux sources d'Emmerin qui alimentent la ville, ce jet d'eau n'était mis en action qu'aux jours de grandes fêtes, de sorte que ce bassin était devenu une mare stagnante où le vent accumulait les vieux papiers et où croupissaient les détritiques les plus variés. Aussi personne n'a regretté sa disparition. La malice populaire avait surnommé cette pièce d'eau, le « Bain de pied de Géry Legrand », parce qu'à tort ou à raison, Géry Legrand, alors maire de la ville, passait pour avoir de très grands pieds. Y a-t-il quelque chose de fondé à l'origine de cette plaisanterie ? Je n'en sais rien, mais à tout prendre, cela n'a rien de déshonorant.

Semblable infortune est arrivée à la femme du roi Pépin le Bref, mère de Charlemagne, qui n'est connue dans l'histoire que sous le nom de Berthe-au-Grand-Pied.

Ceci me remet en mémoire une histoire du même genre relative au Palais des Beaux Arts. J'ai vu bâtir cet édifice, et autant que je puis préciser mes souvenirs, il doit avoir été terminé vers 1884 ou 1885. A cette époque, la place de la République n'était pas encore entourée de constructions sur toutes ses faces et bien des terrains vagues subsistaient en bordure. Seule, avec la Préfecture, dominait par l'importance de son dôme la gare terminus de la Compagnie du chemin de fer de Lille à Valenciennes, qui venait d'être désaffectée depuis peu, lors de l'incorporation de cette société privée dans la Compagnie du chemin de fer du Nord. Cette gare rachetée par l'Etat est aujourd'hui devenue l'Hôtel des Postes. L'époque d'ailleurs n'était pas éloignée où la place de la République était la place Napoléon III et le boulevard de la Liberté le boulevard de l'Impératrice.

Le Palais des Beaux Arts a été très discuté et le public s'accordait en général à déclarer que les architectes avaient sacrifié les nécessités intérieures à l'aspect extérieur et que ce monumental gâteau de Savoie, comme on l'appelait alors quand les pierres en étaient toutes blanches, n'abritait même pas de salles en nombre et en dimensions suffisantes pour y exposer les collections pour lesquelles il avait été édifié.

Cette façade, qui semble avoir été la raison d'être de la bâtisse, présente au premier étage cinq grandes niches et à hauteur de la toiture, une autre niche se dresse bien en évidence, détruisant complètement l'harmonie de la ligne du faite.

Or toutes ces niches sont vides.

On se demandait au début quelles statues y seraient logées, puis on a cessé de se le demander, et depuis plus de soixante ans ces niches demeurent lamentablement inutiles, donnant l'aspect d'une façade inachevée.

Devant cette carence, qu'a dit la rumeur publique ?

Elle a dit tout simplement que la niche du haut, la plus grande et la plus en vue, était destinée à recevoir une statue du maire Géry Legrand, mais que le sculpteur ayant réalisé, en gardant toutes les proportions, une œuvre de parfaite ressemblance, on avait reconnu au moment de la mettre en place que les pieds étaient trop grands et ne pourraient jamais être logés sur le piédestal.

Dans ces conditions il fallait y renoncer et, pour ne froisser personne, les autres niches demeurèrent également vides.

Et voilà pourquoi...

Si non e vero...

JACQUEMARS GIÉLÉE

Avant de clore le chapitre des écrivains et des artistes, disons quelques mots d'une statue en projet, mais dont la réalisation se fait bien problématique. Il s'agit de **Jacquemars Giélée**.

La vie de cet écrivain lillois est peu connue ; on sait que son existence se situe entre 1240 et 1290. Il est, par conséquent, en date, le premier poète authentiquement lillois, et l'un des plus illustres trouvères du XIII^e siècle et la ville de Lille a consacré sa mémoire, il y a une soixantaine d'années, en donnant son nom à une importante rue de la cité, qui avait porté jusque là le nom de rue Beauharnais.

Son œuvre Renart le Novel est la quatrième phase ou branche du cycle du Roman de Renart, et ce qui en fait pour nous l'intérêt c'est qu'il a fixé, dans les cinq derniers vers, le lieu et la date de son œuvre.

En l'an del Incarnation
Mil et deus cens et quatre vins
Et huit, fut chi faicte li fins
De ceste branche en une ville
Qu'on apièle en Flandre, l'Isle.

Au mois de juillet 1932, le Congrès des écrivains de France s'est réuni à Lille et, après une séance consacrée à l'étude de notre trouvère lillois, a adopté à l'unanimité le vœu suivant :

« Le VIII^e Congrès... émet le vœu que soit élevée à Lille une statue du poète lillois Jacquemars Giélée, auteur du Renart le Novel, et décide dès maintenant la constitution d'une commission destinée à étudier les moyens pratiques de toucher l'opinion publique en vue de faire aboutir ce projet dont la réalisation est souhaitable dans l'intérêt des lettres françaises. »

A la suite de quoi, les Amis de Lille, par l'organe de leur président Delepouille, prirent l'engagement d'entreprendre la constitution du comité et d'assumer les frais nécessaires à la propagande destinée à intéresser l'opinion publique.

Tout se présentait donc assez bien, mais ce sont quelquefois les initiatives qui ont pris le plus beau départ qui n'aboutissent jamais. Entre temps la guerre est intervenue qui a paralysé toute activité de ce genre, puis le président Delepouille est décédé, emportant avec lui les promesses et la bonne volonté des Amis de Lille. Le projet en demeura là et nul n'en entendit plus jamais parler.

C'est regrettable. La rue Jacquemars-Giélée se termine devant le jardin Vauban : Est-ce qu'une petite enclave dans le massif de ce jardin ne serait pas indiquée pour ériger là, dans un berceau de verdure, une stèle où la statue du poète ferait face tout naturellement à la rue qui porte son nom ?

Sans doute, le personnage de Jacquemars Giélée n'est pas connu, mais il ne manque pas de statuaires qui sauraient camper crânement une silhouette d'escolier en haut-de-chausses et pourpoint, une liasse de parchemins sous le bras et la lanterne et l'écritoire à la main.

Peut-être l'idée sera-t-elle reprise un jour, il faut le souhaiter vivement. A cette époque où l'on est si prodigue en statues, Jacquemars Giélée, connu dans toutes les universités du monde, où son œuvre a fait l'objet d'un grand nombre de thèses, attend la sienne dans sa ville natale depuis plus de six cents ans.

III

Personnages politiques

LA FONTAINE VALLON

Revenons à la place de la République où nous avait conduits notre digression sur le Palais des Beaux-Arts et arrêtons-nous un instant devant ce qui fut la **Fontaine Vallon**.

A l'angle de la rue Gauthier-de-Châtillon et de la rue Nicolas-Leblanc, une petite vasque en pierre de l'architecte Marteau, au centre d'un panneau architectural, est surmontée d'un piédestal qui portait autrefois le buste du préfet Vallon, érigé en 1886 et qui était l'œuvre du sculpteur Biébuyck. Les Allemands ont volé la statue en 1914 et elle ne fut jamais remplacée.

Vallon, durant son passage à la Préfecture du Nord, a été le réalisateur de l'agrandissement de Lille de 1858-1860, qui a incorporé à la ville les communes d'Esquermes, Wazemmes et tout l'est actuel de la cité. En reconnaissance de cette opération, les Lillois ont érigé cette fontaine. Elle n'a d'ailleurs de fontaine que le nom, car de mémoire d'homme on n'y a jamais vu couler d'eau.

Toujours Emmerin !

Lors de la visite à Lille du Président Coty, en octobre 1955, le public a constaté avec surprise que pour la première fois depuis au moins cinquante ans, la fontaine Vallon donnait de l'eau. On en a conclu que la clef du compteur à eau était détenue à l'Elysée et que le Président l'avait apportée dans ses bagages. Pourvu qu'il ne l'ait pas remportée !



La fontaine Vallon



Statue de H. Chesquière

HENRI GHESQUIÈRE

Au carrefour de la rue Solférino et de la rue Gambetta nous trouvons le buste en bronze d'**Henri Ghesquière**, œuvre de Desruelle, élevé en 1922.

Ghesquière, né en 1863, est mort en 1918 député de Lille. Conseiller municipal, il s'est fait remarquer par ses initiatives sociales et son esprit de charité, c'est pour cette raison qu'on a fait figurer devant la stèle qui supporte le buste, la statue en pierre d'une femme portant un enfant sur les bras. On a voulu évidemment indiquer par là que l'indigence et l'enfance avaient été parmi les soucis de Ghesquière. Mais pourquoi avoir figuré cette allégorie sous les traits d'une pauvre à l'air honteux, ayant l'air de demander l'aumône aux passants ? La femme qui est devant le monument de Pasteur a une autre allure et elle est bien, elle aussi, une femme du peuple.

Les Allemands n'ont pas touché à ce buste en 1940.

Un square du quartier de Wazemmes porte le nom d'Henri Ghesquière.

PIERRE LEGRAND

Le square Daubenton, où nous avons déjà reconnu le monument aux fusillés, présente à l'extrémité opposée les vestiges de la statue de **Pierre Legrand**, né à Lille en 1854 et mort en 1895.

Pierre Legrand, adjoint au maire de Lille, fut préfet de la Défense nationale dans le Nord en 1870-71. Créateur de l'école des Arts et Métiers de Lille et conseiller général, il fut député de Lille de 1876 à 1895.

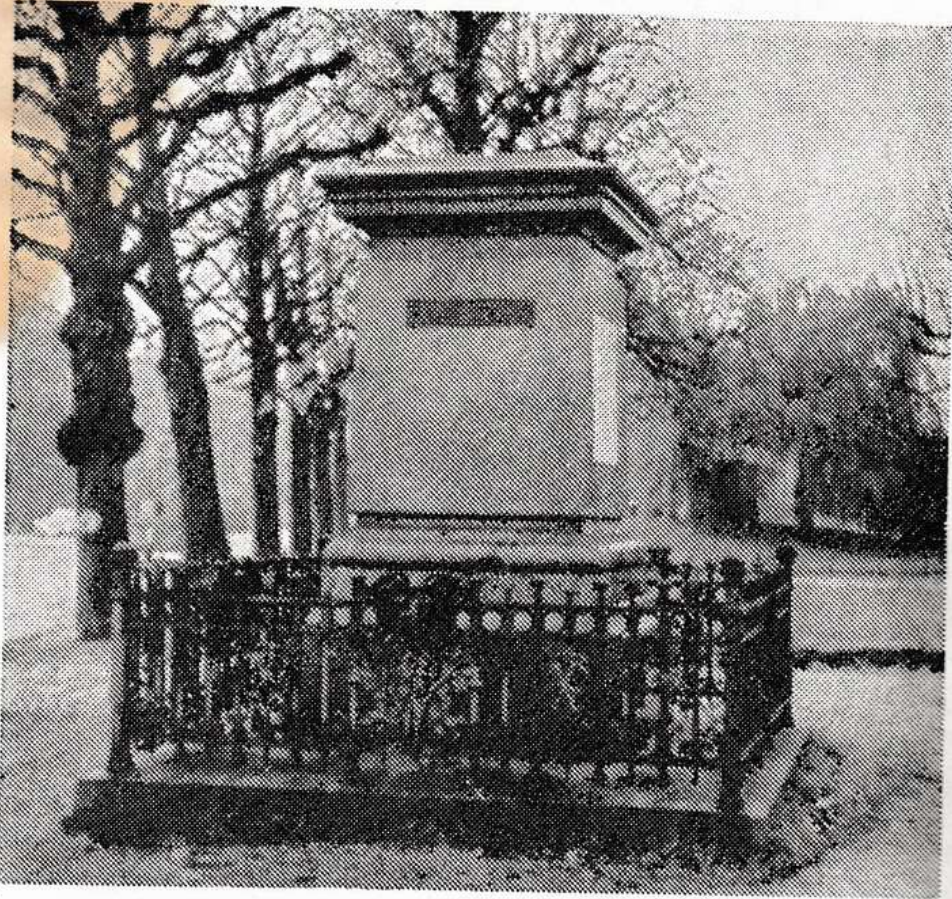
A trois reprises il fut ministre du Commerce, en 1882, 1885 et 1888.

A une époque où tous les membres des divers gouvernements étaient toujours exclusivement des Méridionaux, il a paru aux Lillois tellement extraordinaire de voir un des leurs détenir un portefeuille, que l'opinion publique a jugé que cette exception alors unique méritait une statue, et en 1909 fut érigée l'œuvre du sculpteur Alphonse Cordonnier.

Les Allemands l'ont voïée en 1914, ainsi que les deux bas reliefs qui garnissaient le socle en marbre poli, lequel subsiste seul aujourd'hui.

Faut-il s'en attrister ? Le personnage en bronze était représenté en pied, vêtu d'une redingote et portant un gros portefeuille sous le bras et cela constituait ce qu'on est convenu d'appeler « un navet » dont la disparition n'est pas un malheur public.

On objectera peut-être que le costume moderne se prête peu à la réalisation d'une belle œuvre artistique. Evidemment la toge romaine ou le pourpoint Henri II sont de plus bel effet, et cependant Pasteur, sur la place Philippe-Lebon, et Angellier, sur la place du Temple, bien que vêtus comme on l'est de nos jours, se présentent infiniment mieux que notre Ministre.



Le socle de marbre qui supporta, jadis, la statue de Pierre LEGRAND

Comme pour Lalo, il faut souhaiter que le souvenir de Pierre Legrand revive dans une réalisation un peu plus artistique. Il ne manque pas de sculpteurs qui pourraient faire mieux.

Le nom de Pierre Legrand a été donné à une importante rue de Fives.

Ce monument avait pris la place d'un bassin qui existait autrefois en cet endroit, agrémenté d'un jet d'eau. Etant enfant, j'ai souvenir de ce beau jet d'eau qui nous enchantait, car au carrefour de la Deûle et des deux boulevards, il existe presque toujours un fort courant d'air, de sorte que les jours où ce jet

d'eau marchait, l'eau était soufflée de tous côtés et arrosait copieusement les passants, et notre grand plaisir était de passer sous cette douche imprévue, tandis que les piétons raisonnables rasaient les murs opposés pour l'éviter.

Puis les sources d'Emmerin baissèrent petit à petit, le jet d'eau cessa de fonctionner, le bassin ne contient plus que de l'eau malpropre, puis un jour il disparut pour laisser la place à la statue de Pierre Legrand.

Ces avatars des sources d'Emmerin ont été à l'époque le sujet de maintes plaisanteries et chansons, et il me souvient entre autres, du succès qu'obtint, dans une mascarade, une fanfare qui jouait au profit des « Inondés d'Emmerin ».

TESTELIN

Descendons le long de la Deûle, jusqu'au pont du Ramponneau, et là nous trouverons le monument **Testelin**.

Ce monument a eu des malheurs. Il avait été érigé d'abord au centre de la place de Strasbourg, généralement appelée Place-Ronde, sous le nom de Monument commémoratif de la Défense Nationale dans le Nord en 1870.

L'architecture était de Bonnier, et la statuaire d'Alphonse Cordonnier. Un buste en bronze du docteur Achille Testelin surmontait une colonne autour de laquelle se déroulait un groupe en bronze, de mobiles, d'assez belle allure, notamment un clairon plein de mouvement.

En 1914, les Allemands ont volé tout le bronze. La partie en pierre est demeurée là en l'attente d'une reconstitution probable qui n'arriva jamais, et au bout de quelques années l'intensité croissante de la circulation nécessita le déplacement du socle et de son entourage, qui constituaient une gêne.

Et Testelin émigra dans ce petit square du Ramponneau où bien peu de Lillois connaissent son existence retirée.

Le monument a complètement changé d'allure, il est entièrement en pierre et ne comporte plus qu'un médaillon reproduisant les traits de l'ancien adjoint au maire de Lille et sénateur inamovible.

Ce médaillon est encadré de deux femmes en pied, vêtues à l'antique, qui symbolisent la Liberté et les Vertus civiques, œuvre du sculpteur lillois Soubricas.

Pourquoi faut-il que la jolie petite pièce d'eau ornée de rocailles, qui fait face à ce monument, soit, elle aussi, toujours à sec ? Que de fois, étant enfant, m'y suis-je arrêté pour voir évoluer les poissons rouges !

Une rue de Lille, voisine du Faubourg de Béthune, porte le nom d'Achille Testelin.



Monument Testelin



Le Maire André

LE MAIRE ANDRÉ

Quittons l'Esplanade par la rue Négrier, rendons-nous place du Concert où est la statue du **Maire André**.

Le maire André, né en 1733, mort en 1812, était le premier magistrat de la ville de Lille au moment où les Autrichiens en firent le siège en 1792. C'est lui qui, le 27 septembre de cette année, reçut les parlementaires autrichiens et leur remit la mâle déclaration que l'on connaît, répondant à la sommation que le Prince Albert de Saxe-Teschen lui avait envoyée, réponse dont le texte énergique avait été élaboré par l'officier du Tiers-Etat Schepers,

La statue en bronze, œuvre de Déplechin, fut élevée en 1908 et Ghesquière fut l'architecte du soubassement. André y est représenté dans une belle attitude qui semble souligner avec force les termes du refus de capituler, le geste est vigoureux et le regard traduit bien la flamme intérieure qui animait ces ardents patriotes. C'est une belle œuvre bien conçue.

Lors de l'occupation de 1940, les Allemands ont volé la statue ainsi que les neuf bas-reliefs qui ornaient le soubassement. Le tout a été remplacé depuis lors et les lillois se réjouissent de retrouver ce témoignage des jours glorieux de leur cité, dont les souvenirs leur tiennent tant à cœur.

*Passant, tu veux savoir quels sont ces mâles traits,
Dans le bronze incarné, cette bouche énergique
Où paraissent figés des mots pour toi secrets ?
On y sent le mordant d'une dure réplique,
Et le geste est de ceux dont la fière beauté
Naissant spontanément dans une heure tragique
Survit aux passions dans l'immortalité.
... Et le pays jugea que la fière cité
Par son serment farouche et sa gloire si pure
De la Mère Patrie avait bien mérité.*

IV

Monuments Commémoratifs

LE MONUMENT AUX MORTS

Nous avons fait le tour des statues de Lille, il nous reste à voir les monuments qui ont été élevés, non en mémoire d'un personnage, mais en commémoration d'un événement.

En premier lieu, arrêtons-nous devant le **Monument aux Morts** de la guerre de 1914, érigé par l'architecte L. Alleman, sur la place Rihour, en mai 1927.

Le monument consiste en un haut pan de mur portant trois tableaux en demi-bosse, d'Edgard Boutry : En bas, **les Captifs**, le lamentable troupeau des otages partant vers l'exil ; au centre, **la Relève** silencieuse et résignée des poilus partant vers les tranchées et, en haut, **la Paix** triomphante mais douloureuse.

A la partie supérieure figure l'inscription suivante : « Aux Lillois, soldats et civils, la cité a élevé ce monument afin de rappeler au cours des siècles l'héroïsme et les souffrances de ses enfants morts pour la Paix ».

Il y eut de vives polémiques au sujet du dernier mot de cette dédicace, les passions furent excitées et la politique qui s'en mêla envenima les discussions. Une partie des Lillois voulait voir inscrit : Morts pour la France ; les autres tenaient à : Morts pour la Paix.



Le monument aux morts

Il est évident que les deux formules sont bonnes et correspondent à la réalité, mais on ne peut tout de même nier que chacun de nos soldats qui pendant ces quatre années tombait sur le champ de bataille, avait la conviction de mourir pour la France.

D'ailleurs l'expression n'a-t-elle pas été consacrée officiellement puisque c'est la mention « Mort pour la France » qui est apposée dans les registres d'état civil au bas des actes de décès des victimes de la guerre, et que cette mention seule peut éventuellement ouvrir droit aux pensions de veuve de guerre et au titre de pupille de la nation.

Quoi qu'il en soit, le Monument aux Morts, sans qu'on puisse dire qu'il est une œuvre d'art, éveille par sa masse et la sobriété de ses formes l'idée de l'importance de la cité et de la somme de souffrances de toutes sortes qu'elle eut à endurer sous cette première occupation.

Au bas de ce mémorial, à hauteur d'homme, est enfermée dans une logette scellée d'une pierre, un livre d'or où figurent tous les noms des Lillois victimes de cette guerre.

On peut déplorer l'emplacement de ce monument, car d'une part, il cache complètement la tour renfermant le bel escalier du XV^e siècle, qui constitue le dernier vestige du Palais Rihour construit en 1452 par le Comte de Flandre Philippe le Bon et, d'autre part, il masque à demi la chapelle dite du Conclave appartenant à ces antiques constructions.

La ville de Lille qui, au cours de son existence, a été assiégée onze fois, a été de ce fait si souvent ravagée qu'elle ne renferme plus, pour ainsi dire, de vestiges de son histoire ancienne, c'est une raison pour éviter de masquer par des constructions nouvelles le peu qu'il en reste lorsqu'on peut agir autrement.

En effet, rien n'empêchait de bâtir le monument aux morts de l'autre côté de la place Rihour, où il eût avantageusement dissimulé ce qui subsiste de l'ancienne mairie brûlée en 1914 et dont la valeur archéologique et artistique est nulle, tandis que l'escalier et la chapelle du Conclave seraient demeurés dégagés et bien en valeur.



Monument des Dix-huit Ponts

LES DIX-HUIT PONTS

Rendons-nous dans le quartier des Moulins, au carrefour des rues de Maubeuge et de Valenciennes, nous y verrons ce qu'on appelle le **Monument des Dix-Huit Ponts**.

Il a été élevé après la guerre de 1914 en mémoire des nombreuses victimes d'une explosion terrible qui se produisit en 1916, dans une poudrière sise au boulevard de Belfort et où les Allemands avaient accumulé des munitions en grande quantité. Cette poudrière s'ouvrait devant la voie du chemin de fer de ceinture par une série d'arches en plein cintre, au nombre de dix-huit, ce qui avait motivé son appellation.

On ne sut jamais ce qui avait causé cette explosion, car aucun de ceux qui étaient présents dans la poudrière ou à ses abords n'en est revenu. On a parlé d'un Français qui aurait eu le courage de se sacrifier pour la provoquer, mais à vrai dire on n'en a rien su.

La déflagration fut formidable et tous les habitants du voisinage furent tués ou blessés et le cimetière du Sud offre aujourd'hui à l'émotion des visiteurs une série impressionnante de tombes de victimes de tous âges.

Le monument se présente sous la forme d'un panneau en pierre blanche où figure une scène en demi-bosse, qui représente l'enlèvement des victimes de la catastrophe. On n'y voit aucun nom de sculpteur. Il porte au sommet l'inscription « Aux victimes des Dix-Huit Ponts ».

Au-dessous de la sculpture se trouve une vasque en pierre en demi-cercle surmontée d'un dégorgeoir par lequel devrait couler une fontaine d'eau courante. Inutile de dire qu'il n'y a jamais d'eau et la vasque qui n'est alimentée que d'eau de pluie, est malpropre et pleine de débris.

C'est regrettable, car sous cette réserve, ce mémorial est sobre, digne et expressif.

Mais pourquoi s'obstiner à donner aux monuments la forme d'une fontaine, dans une ville où depuis cinquante ans le manque d'eau est une maladie chronique ?

« Au Pigeon Voyageur »

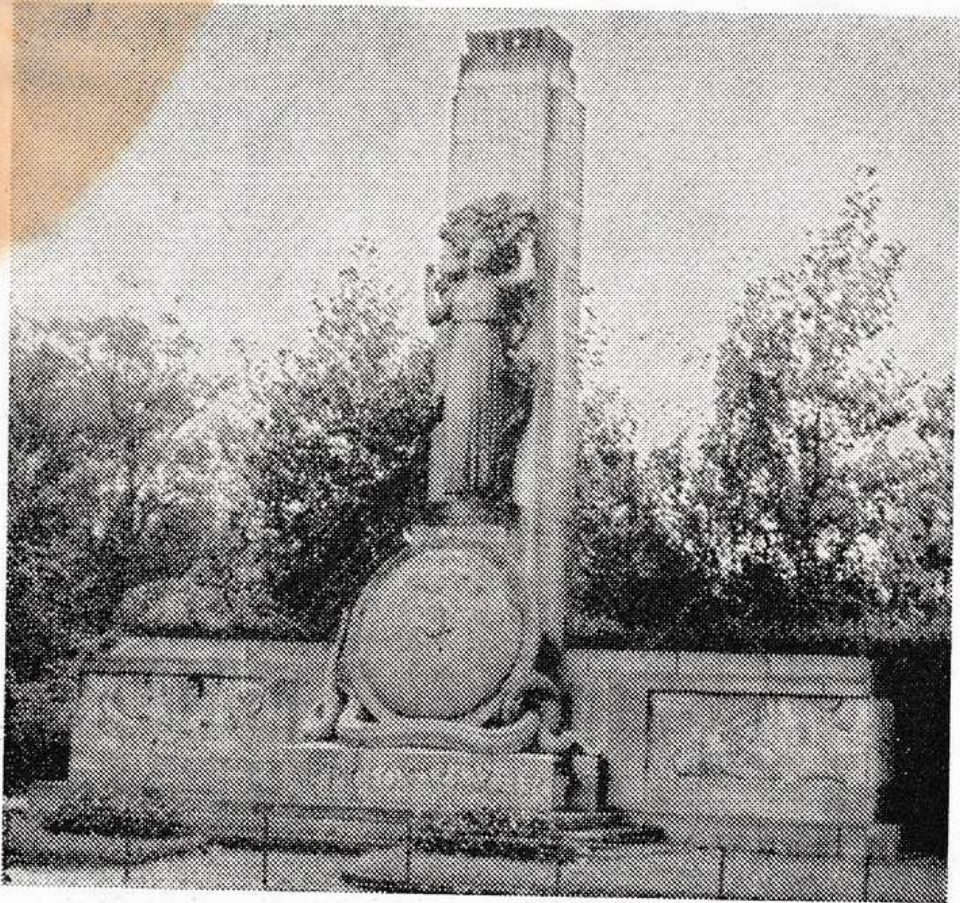
A l'entrée du Bois de la Deûle, à l'angle du pont de la Citadelle, la Fédération nationale des sociétés colombophiles de France a fait ériger en 1936 un monument **Au Pigeon Voyageur**. Les services qu'ont rendus les pigeons au cours de la guerre de 1914 ont incité ce groupement à les commémorer sous cette forme.

Le monument, de l'architecte Alleman, consiste en une stèle à laquelle est adossée une femme élevant les bras vers un groupe de pigeons qui volent autour d'elle ; la statue est du sculpteur Descatoire et l'ensemble est dédié « Aux colombophiles morts pour la France, fusillés par l'ennemi pour avoir détenu des pigeons voyageurs ».

Il faut avoir lu cette inscription qui justifie pleinement l'intention du monument et corrige la mention qui figure sur le socle « Au Pigeon Voyageur », car pour le public c'est un monument aux pigeons voyageurs et non aux colombophiles, ce qui ne se comprend guère. Pourquoi pas dans ce cas, une statue à la mémoire des chevaux des régiments de cavalerie, ou des mulets des troupes alpines ?

Trop de bons Français de nos régions de Flandre, où l'élevage est si développé, ont payé de leur vie leurs tentatives de correspondre avec la France libre, par-dessus la ligne des tranchées, pour qu'il soit bon que quelque chose de stable subsiste pour les préserver de l'oubli.

Toutefois on eût préféré à cette femme allégorique, une statue rappelant et précisant plus nettement qui on a voulu glorifier.



Monument du Pigeon Voyageur

BOUFFLERS

Si nous descendons l'Allée des Marronniers nous rencontrons à peu de distance, légèrement en retrait dans les frondaisons du bois, une petite pyramide en pierre de Tournai, qui est le monument élevé à **Boufflers** par la Commission historique du Nord.

Cette stèle a été élevée en 1908 pour marquer la commémoration du deuxième centenaire du siège de Lille soutenu par le Maréchal de Boufflers en 1708 contre les Coalisés conduits par John Churchill, duc de Marlboroug, et le prince Eugène de Savoie.

Le maréchal soutint le siège depuis le 12 août, d'abord dans la ville, et ensuite dans la citadelle, jusqu'au 9 décembre ; au bout de ces quatre mois il fut obligé de se rendre sous la contrainte de la famine.

La ville était dévastée, brûlée et bombardée de fond en comble, et la citadelle ravagée, mais Boufflers sortit avec les honneurs de la guerre, après quoi le roi, en récompense de cette défense glorieuse, le nomma duc et pair : il était âgé de soixante-huit ans.

Le monument très simple est une petite pyramide portant sur la face avant les armes du Maréchal avec la mention : « A Boufflers — Aux Combattants de 1708 ».

Il est bon que les Lillois n'oublient pas ces fastes militaires d'un passé glorieux.



Pyramide à Boufflers

EN VEDETTE

Un peu plus loin, en bordure de l'Allée des Marronniers, se dresse une statue équestre d'un cuirassier, appelée **En Vedette**.

Cette statue de belle allure ne commémore aucun événement ; elle est un don du sculpteur Jean Joire qui, en 1913, l'a offerte pour l'ornementation de la ville.

Jean Joire est un Lillois qui s'est acquis une réputation de sculpteur animalier, et particulièrement en matière équestre. Ses chevaux, bien connus, sont en général de très belles statues, et il est bon que son nom demeure, et son cuirassier du Bois de la Deûle perpétuera sa mémoire et son talent chez ses concitoyens.

Malheureusement, cette statue dans ce coin retiré a attiré la convoitise des maraudeurs, et à deux reprises le sabre que le personnage tient au clair, a été brisé, dans l'espoir que le métal ainsi volé serait de quelque valeur. Il n'en a rien été, car la statue est en fonte et la valeur de cette lame est nulle.

Aujourd'hui, le cuirassier ne tient plus en main que la garde du sabre.



En vedette

LE MOBILE DE 70

Nous arrivons à la dernière statue qu'il nous reste à voir, c'est celle du **Mobile de 1870**.

Ce monument érigé non loin du précédent, mais sur l'autre rive de la Deûle, dans un petit square à l'extrémité de la rue Solférino, a été placé là en souvenir du 48^e Régiment de Mobiles du Nord.

Il date de 1913. En 1914 les Allemands ont volé la statue en bronze, œuvre de Germain. Il a été restauré en 1930, et le bronze actuel est du statuaire Blaise ; il n'a pas été touché en 1940.

Il représente un mobile de la guerre de 1870, avec sa courte vareuse et son petit képi à visière carrée, dans la position de la charge, la baïonnette en avant. Le personnage est vivant et d'allure bien dégagée.

Sur le socle on peut lire la citation suivante du général Faidherbe : « Le 48^e Régiment de Mobiles est mis à l'ordre du jour pour sa conduite exceptionnelle, il a montré la solidité d'une vieille troupe. — 8 janvier 1871 ».

Par ailleurs sont gravés dans la pierre les noms de Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume et Saint-Quentin.

Et il ne déplaît pas à notre fierté patriotique de Lillois, que dans cette malheureuse guerre franco-allemande, les seules batailles victorieuses que l'histoire ait enregistrées, aient été gagnées par les Mobiles du Nord sous le commandement d'un général lillois.



Le mobile de 70

LYDÉRIC ET PHINAERT

Oserai-je, après avoir fait le tour de toutes ces célébrités, en pierre ou en bronze, parler des statues en osier ?

Lydéric et Phinaert ne peuvent pas être passés sous silence. Ce sont des statues d'un genre un peu spécial, tel qu'on n'en voit qu'en Flandre, essentiellement mobiles et ambulantes, ce qui semble une anomalie.

La coutume des Géants qu'on promène par les rues aux jours de liesse remonte chez nous à une époque lointaine ; d'aucuns prétendent qu'elle nous vient de l'occupation espagnole du XVI^e siècle, mais cela reste à prouver. Dunkerque a Reuze, Douai a Gayant, et bien d'autres encore ; Lille a Lydéric et Phinaert.

On sait que Lydéric est à l'origine de la fondation de l'Isle. Il est né vers l'an 581, dans les bois, sur les bords de la Fontaine-del-Saulx. Vingt ans plus tard, après avoir tué en combat singulier le brigand Phinaert meurtrier de son père et bourreau de sa mère, il prit possession du repaire de sa victime, le château du Buc, lequel était bâti dans un îlot au milieu des marais, à l'emplacement où s'élève aujourd'hui la Basilique de Notre-Dame de la Treille. D'où le nom de l'Isle, devenu Lille.

Sous le nom de Liédéric-le-Buc il fut constitué premier Forestier de Flandre par le roi Dagobert en 621 et fut l'ancêtre de toute la première dynastie des Comtes de Flandre.

Il gouverna la Flandre pendant cinquante-deux ans, et mourut âgé de quatre-vingt-douze ans, ayant épousé Richilde, fille du roi de France Clotaire, laissant la mémoire d'un sage administrateur et d'un justicier intransigeant. Il fut inhumé à Aire-sur-la-Lys.

Lydéric et son rival demeurent associés dans l'histoire et dans la mémoire des Lillois, et lorsque l'architecte Dubuisson a bâti entre les deux guerres la mairie que nous connaissons, il a eu l'heureuse idée de constituer le pilier-maitre soutenant le beffroi, par les statues accolées de ces deux personnages, indiquant par là qu'ils sont à la naissance de la cité, et que si notre beffroi, signe de nos libertés et témoin de nos luttes, s'élançe si haut et droit dans l'espace, c'est qu'il s'appuie au départ sur ceux qui ont été là dès l'origine, transition entre la légende et l'histoire.

Une rue de Lille porte le nom de Lydéric.



Pilier d'angle du beffroi de la mairie

Nous avons terminé notre périple à travers les statues.

Sauf la Déesse, la Fontaine Vallon, le Général Négrier et Napoléon I^{er}, je les ai toutes vu ériger, et il faut convenir que depuis plus de soixante-dix ans les hommes de ma génération ont assisté sous ce rapport à d'importants embellissements de la ville.

Evidemment, nous l'avons vu au cours de notre promenade, toutes ces statues sont de valeur artistique inégale : il en est de fort belles, il en est de quelconques, il en est de médiocres. La double dévastation de 1914 et 1940 a opéré aveuglément ses ravages, par le seul attrait du vol du métal, quelquefois même pour le seul plaisir de détruire, comme le monument des fusillés.

Un certain nombre de bronzes ont été remplacés, d'autres attendent leur tour qui viendra peut-être un jour. Pour les plus belles on peut se réjouir de leur reconstitution, et pour les plus médiocres il faut espérer que la restauration sera meilleure que l'original.

Quoi qu'il en soit, réjouissons-nous de voir les places de nos cités peuplées de la sorte : qu'il s'agisse d'artistes ou de personnages politiques, la reconnaissance des foules se traduit de cette façon, et ce sont comme des pages d'histoire qui se déroulent devant nous.

Rien de ce qui touche notre ville natale ne peut nous être indifférent, chacun porte en soi l'orgueil de sa petite patrie, et si ce sentiment demeure secret dans la plupart des consciences, le Poète, pour sa part, ne peut se retenir de le clamer :

*Salut, ô ma ville natale,
Toi qui t'enorgueillis d'un labeur incessant,
Belle ruche au travail d'où jour et nuit s'exhale
Comme un bourdonnement de ton essaim puissant !*



*Parmi les Flandres plantureuses
Tu règues souveraine, et sans autre beauté
Au long de ton histoire aux pages douloureuses,
Que ton travail fécond et ta mâle fierté.*



TABLE DES MATIÈRES

I. — Fastes Militaires

Arc (Jeanne d')	29	Fusillés (les)	21
Bettignies (Louise de) ...	24	Maillotte (Jeanne)	19
Déesse (la)	6	Napoléon	30
Faidherbe (Général)	10	Négrier (Général)	13
Foch (Maréchal)	33	Trulin (Léon)	16

II. — Ecrivains, Artistes et Célébrités

Angellier (Auguste)	46	Lydéric et Phinaert	79
Desrousseaux	37	Pasteur	49
Jacquemars Gielée	53	Samain (Albert)	41
Lalo (Edouard)	45		

III. — Personnages Politiques

André (le Maire)	65	Testelin (Achille)	62
Ghesquière (Henri)	58	Vallon	55
Legrand (Pierre)	59		

IV. — Monuments Commémoratifs

Boufflers (Maréchal de)...	73	Morts (aux)	66
Dix-huit Ponts (les)	70	Pigeon Voyageur (au) ...	71
Mobile de 1870 (le)	77	Vedette (en)	75

BIBLIOGRAPHIE

Auguste Angellier.....	J.-L. Vallas.
L'Adolescent chargé de gloire ...	P. Kab.
Histoire de Lille	A. de Saint-Léger.
Lille en Flandre	A. Mabile de Poncheville.
Souvenirs Lillois	L. Legoueux.



Pierre VALDELIÈVRE

LES PORTES
DE LILLE



A LILLE
Chez Emile RAOUST et C^{ie}
Editeurs
1955

OUVRAGES EN PROSE

DU MEME AUTEUR



Les Bagnes d'Allemagne 1914-1918.
Edition L. Danel à Lille (*épuisé*).

Une « Récappée ».
Edition du Mercure de Flandre à Lille.

La Psychologie du Poète.
La Caravelle, Paris.

Un Gars de Flandre, illustré.
E. Raoust à Lille.

Le Nid Déserté, 3 actes en prose.
G. Frère à Tourcoing.

Les Vieilles Rues de Lille. — E. Raoust, Lille.

Les Statues de Lille. — E. Raoust, Lille.

Les

P

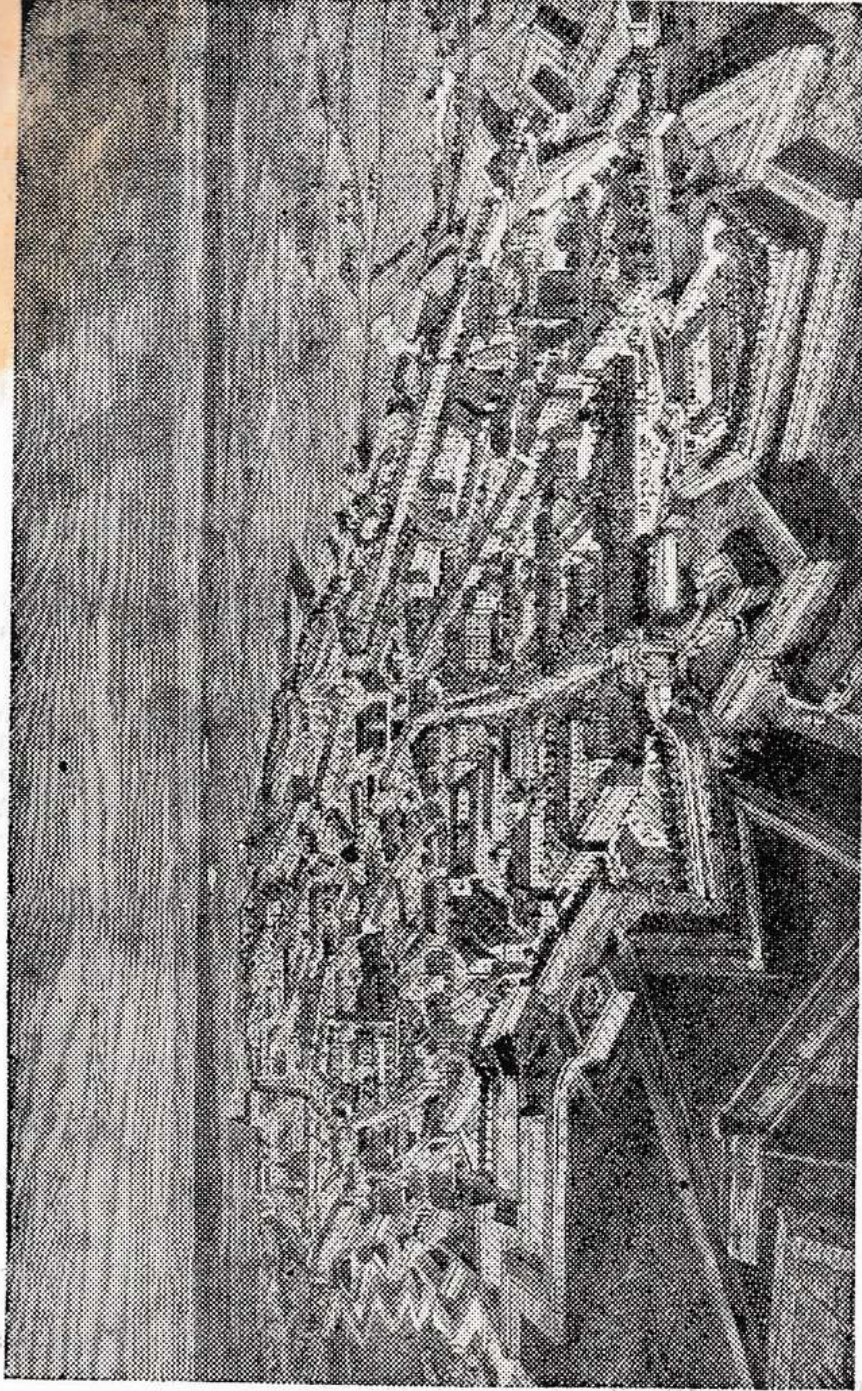
ORTES
DE LILLE

Les Lillois d'aujourd'hui, qui n'ont connu leur ville que depuis le démantèlement, ne savent pas ce qu'étaient ces portes percées au travers des remparts pour donner accès dans la cité.

Elles ont joué leur rôle durant les onze sièges qu'a subis la Ville de Lille au long de notre histoire, et aujourd'hui qu'elles sont presque toutes disparues (sauf la Porte de Roubaix et la Porte de Gand), il est peut-être intéressant de les évoquer avant que leur souvenir soit totalement effacé de la mémoire de nos concitoyens.

Les moyens d'attaque et de défense mis en œuvre par la guerre moderne n'ont plus rien de commun avec ceux qu'ont pratiqués nos ancêtres pendant des siècles, et on a peine à se figurer cette nécessité vitale qu'avaient les villes-frontières de se fortifier et s'enclorre dans une ceinture de remparts dont l'importance a cru avec la puissance des moyens d'attaque.

Mais comme la paix régnait bien de temps en temps entre ces guerres perpétuelles dont est faite l'histoire du Comté de Flandre, il fallait bien percer ces fortifications d'issues permettant à la population d'aller et de venir au dehors de l'enceinte, et au commerce de vivre et de se développer avec les centres voisins, d'où la nécessité de ces Portes qui étaient elles-mêmes des ouvrages fortifiés.



En 1848, Lille était encore emprisonnée dans son corset de pierres, telle que la représente ce plan en relief de la cité des Flandres

Les dernières fortifications édifiées autour de Lille datent, à l'est, de Vauban, et à l'ouest, de Napoléon III.

A la fin du XIX^e siècle tout le monde avait reconnu qu'elles n'étaient plus d'aucune utilité, et les parlementaires de la région s'étaient efforcés d'en obtenir, du gouvernement, le démantèlement.

Pendant des années le Génie militaire opposa son refus aux demandes réitérées, prétextant que s'il survenait une guerre, Lille sans ses fortifications serait indéfendable, et c'est de mauvais gré et avec des réserves nombreuses qu'il se laissa arracher l'autorisation d'ouvrir, vers 1905, la percée du Nouveau Boulevard à son entrée à Lille dans la rue des Fleurs (aujourd'hui boulevard Carnot), en un point qui n'était pas une des portes régulières.

Et il en fut ainsi jusqu'à la guerre de 1914 où l'expérience prouva que les défenses de Vauban étaient totalement inexistantes devant l'artillerie moderne, et le Génie dut céder devant l'évidence.

Le démantèlement de Lille fut alors décidé et commencé après la guerre.

La ceinture se composait à cette époque de deux parties bien distinctes : Le sud, l'est et le Nord étaient l'œuvre de Vauban, et l'ouest, beaucoup plus récent, datait de l'agrandissement de Lille à la fin du Second Empire.

Mais avant d'examiner les Portes de ces deux époques, parlons d'abord de celles qui les avaient précédées.

LES PREMIERS REMPARTS

On s'accorde généralement à reconnaître que c'est Baudouin V, septième Comte de Flandre (1), qui le premier ceignit de remparts l'agglomération qui s'était constituée autour du Château du Buc sous le nom de **Castrum Illense**, c'est-à-dire château fortifié de Lille, englobant de la sorte sous un seul nom, Lille bâtie sur la rive gauche de la Deûle, et Fins sur la rive droite.

Cette fortification se trouvait au nord-est de la ville actuelle, autour de la Collégiale Saint-Pierre, laquelle occupait à peu près l'emplacement de ce qui est aujourd'hui la Place du Concert ; on connaît le nom de trois de ses Portes qui étaient la **PORTE DE ROEZ**, la **PORTE DU CHATELAIN** et la **PORTE DES RŒUX**.

C'est en raison de ces travaux que leur promoteur porte dans la chronologie des Comtes de Flandre de la Première Dynastie, le nom de **BAUDOIN V DIT DE LILLE**.

*
**

Au XII^e siècle, sous le Comte Thierry d'Alsace (1129-1168), la ville s'agrandit vers le sud en englobant deux nouvelles paroisses, Saint-Maurice et Saint-Sauveur. La ceinture fortifiée suit cette extension et descend jusqu'à l'emplacement où sera construite plus tard la Noble-Tour.

Nul document ne nous renseigne sur les portes qui ont évidemment donné accès à travers ces nouveaux remparts.

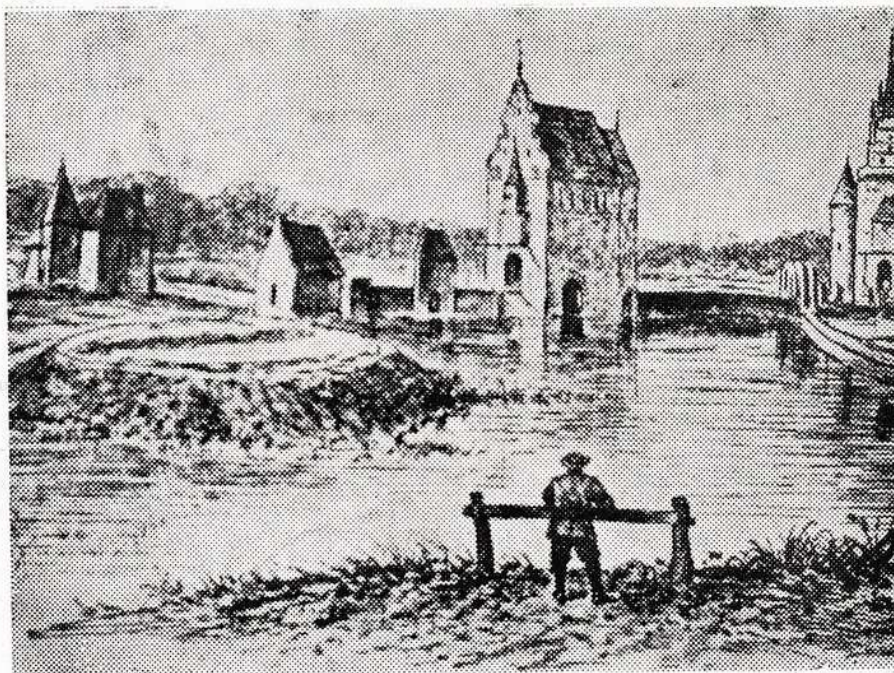
(1) Il régna de 1036 à 1067. Avant l'érection de la Flandre en Comté en 862, la Flandre était gouvernée par des Forestiers dont le premier a été LYDERIC (621-692) et le dernier ODOACRE (852-863).

En 1213 la ville est prise et incendiée, et ses défenses détruites par Philippe-Auguste, qui ne consent à signer la paix avec la Comtesse Jeanne (1209-1244) qu'à la condition que les fortifications ne seront pas relevées.

C'est la reine Blanche de Castille qui, vers 1227, leva cette interdiction, et la ville fut de nouveau encerclée de murailles.

On mentionne à cette époque, sous la Comtesse Marguerite (1244-1280), la **PORTE DES MALADES** située au sud de la ville, à l'extrémité de la rue des Malades qui correspond à l'actuelle rue de Paris. Cette rue, ainsi que la Porte, avaient reçu cette appellation en raison d'une maladrerie qui s'y trouvait, pour l'hébergement des lépreux.

Sous Louis II de Mâle (1) (1346-1384), nouvelle extension de



L'ancienne Porte de la Barre

(1) Il porta ce nom en raison du lieu de sa naissance, connu aujourd'hui sous le nom de MARLE, chef-lieu de canton de l'Aisne

la ville qui absorbe le faubourg de Weppes, et construction, en 1370, de la **PORTE DE LA BARRE**, dont les fossés environnants portent le nom de Lac du Wault.

Dans la suite, au début du XVI^e siècle, cette Porte de la Barre fut dotée d'une avancée à l'extrémité opposée du pont-levis, ce qui constituait une première défense et faisait de l'ensemble un ouvrage important.

Deux cents ans plus tard, en raison de la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint (ce dernier étant Comte de Flandre sous le nom de Charles III), on trouve mention de travaux, exécutés en prévision d'attaques possibles, autour des **PORTES DE FIVES. DU MOLINEL** et **DES MALADES**.

De cette dernière nous avons déjà parlé.

La **PORTE DU MOLINEL** était située dans l'actuelle rue du Molinel, à peu près à hauteur de la rue d'Amiens. Elle portait ce nom à cause de la présence, sur le remblai voisin, d'un petit moulin à farine.

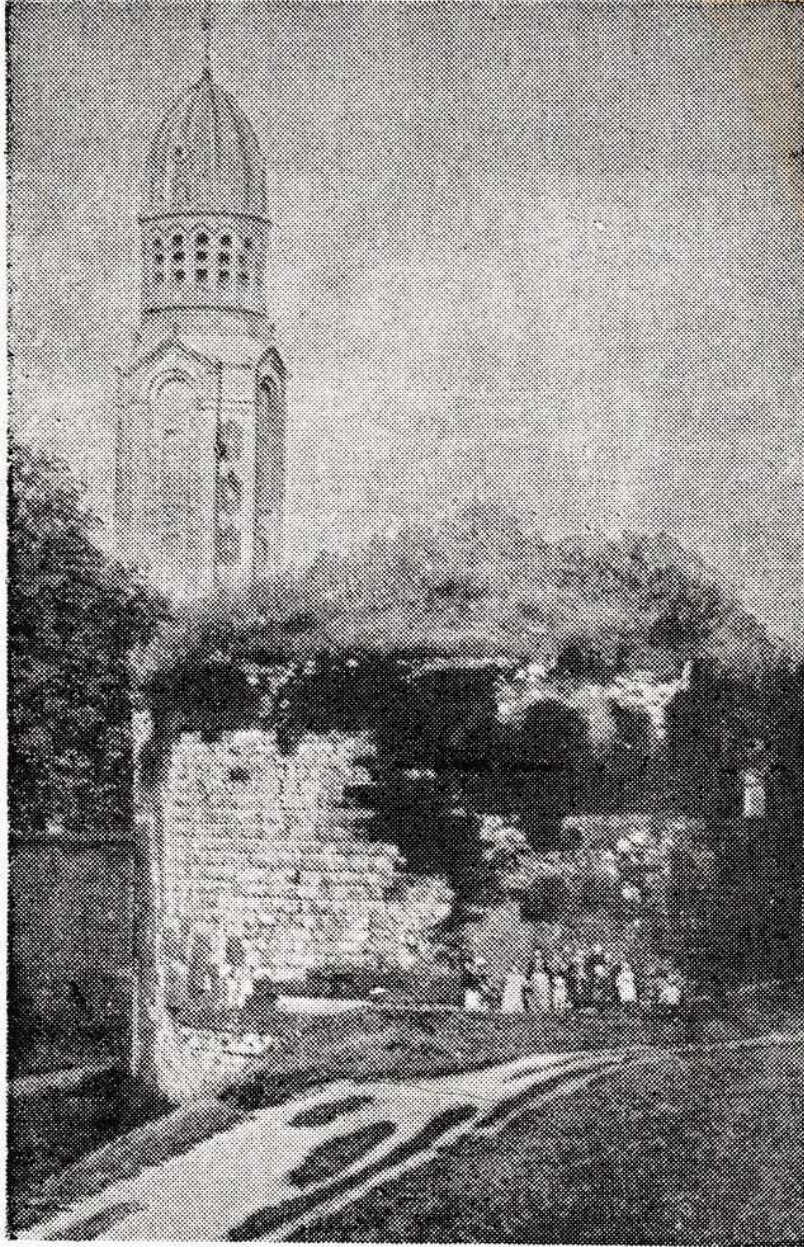
La **PORTE DE FIVES** donnait accès, par la rue de Fives, à la commune du même nom. Elle datait du XIII^e siècle, à l'époque de l'annexion à Lille de l'agglomération de Fins.

C'était une des portes les plus importantes de la ville. Construite en moellons de Lezenne, elle comportait un seul passage central en ogive, muni d'une herse et encadré de deux réduits avec archères, en forme de tours à toiture en poivrière et couronnées de créneaux et de gargouilles. Dans ces réduits se trouvaient des escaliers donnant accès à d'importants souterrains qui se prolongeaient jusqu'au dessous des fossés.

Le passage voûté était orné à l'extérieur d'un grand soleil doré que Louis XIV a pu voir quand il se présenta devant la ville en 1667, et la face intérieure présentait une statue de Notre-Dame.

En 1522 cette porte fut rétrécie pour les besoins de la défense, et près de cent ans plus tard, en 1634, elle fut définitivement murée pour le même motif. C'est à partir de cette date que la rue de Fives devint une impasse, telle que les générations contemporaines l'ont connue jusqu'au démantèlement.

Aux abords de la Porte de Fives se trouve **LA NOBLE-TOUR**. Construit en 1402, ce bâtiment n'est pas une porte, mais un



La Noble Tour avant sa restauration extérieure

ouvrage de défense appartenant aux fortifications du XV^e siècle, et dont les vestiges ont survécu au démantèlement.

On n'en voit aujourd'hui que le premier et le second étages, le rez-de-chaussée est enfoui sous le niveau actuel du sol.

La porte d'entrée donne donc accès à l'étage dans une salle ronde portant des voûtures d'ogives, et un petit escalier dérobé dans l'épaisseur du mur conduit au second étage. Tout ceci est sans grand intérêt, d'autant plus que la tour a perdu sa belle toiture en poivrière qui fut brûlée lors de l'incendie de l'église Saint-Sauveur, en 1896, et qu'on aurait pu rétablir sans grands frais pour garder la silhouette primitive de la tour, aujourd'hui seul vestige du système fortifié du XV^e siècle

Lorsqu'on procéda au démantèlement, en 1923, on reconnut que la Noble-Tour, qui était en somme un magasin à munitions, communiquait avec les réduits de la Porte de Fives par un important souterrain. Ce dernier fut trouvé rempli aux abords de la tour, d'une grande quantité de boulets en pierre de calibres et de poids variés, dont les plus beaux spécimens furent déposés au musée lapidaire du Palais des Beaux-Arts.

LES HUIT PORTES DU XVI^e SIÈCLE

Nous arrivons au XVI^e siècle où des plans détaillés nous renseignent de façon plus précise.

Le plan de Lille dressé en 1560 par Guichardin donne les indications suivantes : Huit portes franchissaient alors les remparts, et portaient les noms suivants :

1) **La Porte Saint-Pierre**, donnant accès au faubourg de Saint-André, située à proximité de la Collégiale Saint-Pierre, d'où son nom, à peu près à la hauteur du bâtiment des Archives, et qui était une transformation de l'ancienne **PORTE DES RŒUX**.

2) **La Porte de Courtray**, près du Château de Courtrai (actuellement rue des Tours). C'est par cette porte, qu'en 1587, les Hurlus venant de Menin pénétrèrent à Lille, et furent repoussés, dit la légende, par Jeanne Maillotte.

3) **La Porte de Reneau**, ou Deregneau, sur l'emplacement de l'actuelle place des Reignaux. Elle tire son nom du château fort construit au XI^e siècle par Baudouin V dans une île de la Deûle appelée elle-même Ile Deregneau.

4) **La Porte de Fives**, à l'extrémité de la rue de Fives. C'est dans le voisinage de cette porte que Louis XIV faisant le siège de Lille fit ouvrir la tranchée qui lui permit de se rendre maître de la ville le 27 août 1667.

Lorsqu'en 1792 les Autrichiens, conduits par le Prince de Saxe-Teschen, vinrent à leur tour mettre le siège devant Lille, c'est encore devant l'emplacement de la vieille porte de Fives qu'ils se présentèrent. La tranchée, cette fois, fut établie dans un sentier qui courait parallèlement aux fortifications et réunissait l'agglomération de Fives au Prieuré de Fives ; ce sentier

portait le nom de Sentier du Long-Pot qu'il tenait sans doute de l'enseigne d'un cabaret, et la tranchée qui y fut creusée s'appela tranchée du Long-Pot. Son tracé est aujourd'hui devenu la rue du même nom.

Il existe un tableau de Louis Watteau, représentant ces opérations d'investissement, vues du Prieuré de Fives. On y voit les troupes autrichiennes circulant dans cette tranchée, tandis que les artilleurs à l'abri de leurs gabions font chauffer les projectiles pour tirer sur la ville à boulets rouges, ce qui était le procédé nouveau destiné à porter plus sûrement l'incendie dans les agglomérations bombardées.

5) **La Porte Saint-Sauveur**, à l'extrémité de la rue Saint-Sauveur. Elle fut murée en 1521, comme la Porte de Fives, puis démolie en 1595.

6) **La Porte des Malades**. C'est à la Porte des Malades que, le 22 août 1667, le Magistrat se porta au devant de Louis XIV pour lui présenter les clefs de la ville et, c'est par là que le roi pénétra dans Lille et se rendit à la Collégiale Saint-Pierre pour le « Te Deum » solennel.

7) **La Porte des Moleniers** ou **des Meuniers**, qui n'est autre que la Porte du Molinel déjà mentionnée.

8) Enfin, **La Porte de Bare** ou **de la Barre**, à l'extrémité de la rue de la Barre.

Toutes ces portes étaient du même type, constituées de deux grosses tours surmontées d'une toiture en bois en poivrière, et réunies entre elles par une voûte ogivale qui laissait passage à la chaussée centrale, tandis que certaines tours, mais pas toutes, étaient percées d'ouvertures pour les piétons. Presque toutes portaient au fronton une statue pieuse ou quelque emblème religieux.

Elles comportaient chacune des ponts-levis, parce que toutes s'ouvraient sur un large fossé qui encerclait la ville, et était raccordé au cours de la Deûle.

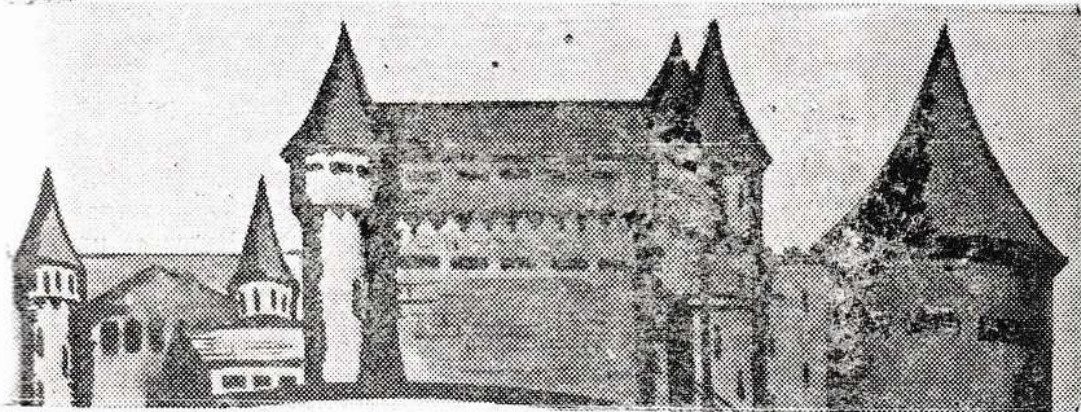
L'écluse de Canteleu commandait l'ensemble du système d'inondations défensives dépendant de la Deûle et de l'Arbonnoise, et celle-ci était reliée au réseau considérable des cours d'eau de l'Ouest de la ville, cours d'eau généralement navigables si on en croit une chanson de Brûle-Maison qui, relatant un voyage par eau qu'il fit en 1723, dit : « Nous nous sommes trouvés au port des

Iles de Wazemmes » On a quelque peine à se figurer aujourd'hui les îles de Wazemmes.

Chaque soir, à l'heure du couvre-feu, le guichetier sonnait la cloche et relevait le tablier du pont ; les habitants pouvaient dormir tranquilles, à l'abri de toute surprise. Cette pratique dura pendant des siècles, et ce n'est qu'en 1835 que l'autorité militaire renonça à la fermeture quotidienne des portes.

Ceci eut une grande influence sur le développement des faubourgs car, dès ce moment, les ouvriers de l'industrie naissante, principalement du textile et de la métallurgie, pouvant entrer en ville et en sortir à toute heure, quittèrent la cité où les logis étaient peu confortables pour s'en aller loger au dehors, ce qui fut le point de départ de la plupart des communes suburbaines.

Il était également d'usage de fermer toutes les portes de la ville durant la grande procession annuelle de Notre-Dame de la Treille, instituée en 1270 par la Comtesse Marguerite, ainsi que pendant la procession du 15 août, demandée par Louis XIII, afin de maintenir dans la ville le calme et le recueillement nécessaires au déroulement de ces cérémonies religieuses.



Une reconstitution de la porte Saint-Pierre.

LA PORTE DE ROUBAIX

A la fin du XVI^e siècle, nouvel agrandissement de la ville : La Porte des Malades est détruite et reportée vers le sud sous le nom de **Porte Notre-Dame**, sise à peu près à l'emplacement de la statue du Général Faidherbe.

Les Lillois de ma génération ont connu pendant de longues années un restant de remblai de fortification provenant de ce remaniement de 1603, et qui se trouvait à l'angle de la rue Jean-Sans-Peur et de la rue Gombert, auprès de la sortie postérieure de l'Hôpital Militaire.

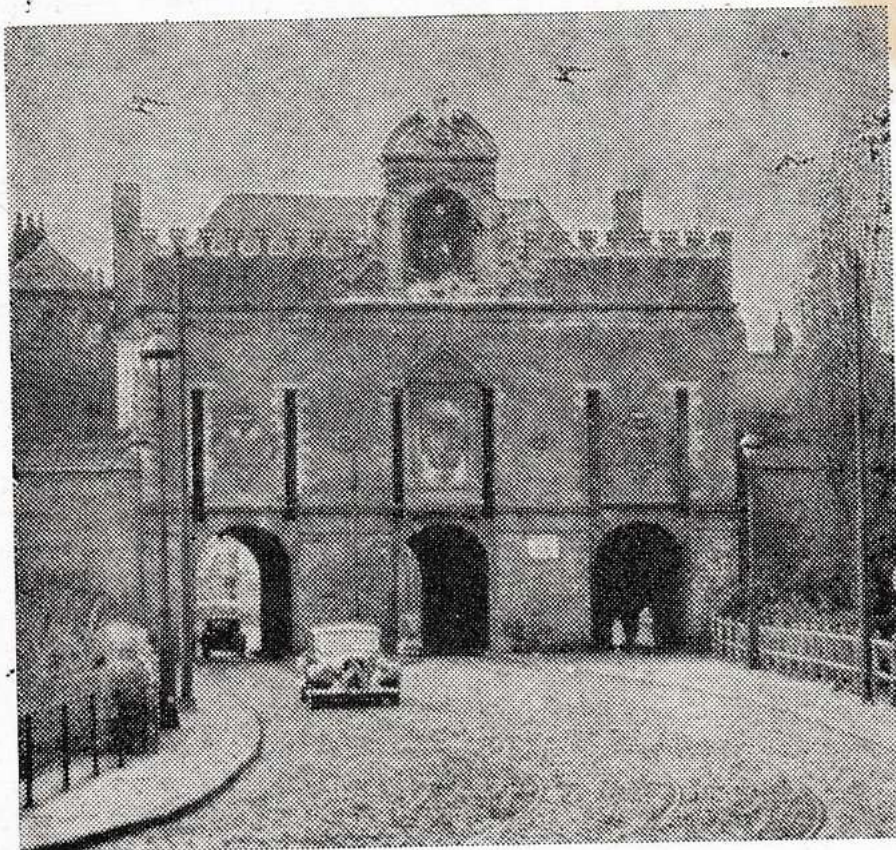
En 1620, construction de la **Porte de La Madeleine**, actuellement dénommée **Porte de Gand**, dont on connaît l'architecte, Pierre Raoul, ainsi que de la **Porte Saint-Maurice** aujourd'hui appelée **Porte de Roubaix**, œuvre de Michel Watrelos ; leur construction dura quatre ans, et elles furent inaugurées en 1625.

Ces deux ouvrages sont encore debout, et sont classés parmi les monuments historiques. Ils appartiennent aujourd'hui à la ville qui les a acquis de l'Etat en échange de terrains frappés de servitude **non aedificandi**.

La Porte de Roubaix, dite anciennement **Porte St-Maurice**, est la mieux conservée des deux. Elle possède trois passages voutés de même importance, dont deux pour les véhicules et un pour les piétons. Elle est bâtie en grès jusqu'aux voûtes, et en briques au-dessus.

La face extérieure présente deux colonnes encastrées de chaque côté du passage central, au-dessus duquel figure un motif renaissance à fronton triangulaire contenant un écu surmonté d'une couronne crénelée. Des deux côtés on voit des cartouches dont celui de droite est intéressant, avec une fleur de lys sur-

montée de deux lions de Flandre ; ceci constitue une curiosité anachronique, car en 1620, la Flandre était sous le gouvernement d'Albert-le-Pieux (1596-1621) de la dynastie d'Autriche, et les lions de Flandre avaient disparu du blason comtal et, par ailleurs,



Porte de Roubaix, autrefois Porte Saint-Maurice

cette province n'ayant pas encore été conquise par Louis XIV, les fleurs de lys n'avaient pas leur raison d'être dans ledit blason.

Les ponts-levis ont été supprimés pour les besoins de la circulation et seules apparaissent encore dans la façade les rainures pour l'encastrement des bras de levier.

Des inscriptions modernes mentionnent : « Construite en 1621 » et, par ailleurs : « Restaurée en 1875 ».

A la partie supérieure se détache une grande niche contenant une statue qui semble symboliser la guerre : une femme, un pied sur un gabion, brandissant une torche en un geste belliqueux. Son attitude rappelle un peu la célèbre « Marseillaise » de Rude, et son auteur est inconnu. La rumeur populaire prétend que c'est un saint Georges, mais il est évident qu'il n'en est rien. Elle a remplacé une statue équestre de saint Maurice qui s'y trouvait primitivement et qu'un bombardement d'un des sièges de Lille avait fait choir dans le fossé.

Cette face extérieure est couronnée de créneaux élégants qui donnent belle allure à l'ensemble.

La face intérieure comporte au-dessus des voûtes, des logements surmontés d'une haute toiture Louis XIII en ardoises, et dont les murs sont de briques jaunes et noires. Ces logements, aujourd'hui loués par la ville à des particuliers, ont servi pendant de longues années, lorsque le monument appartenait à l'Etat, de salles de répétition pour les musiques militaires.

Dans l'espace entre ces appartements et la façade crénelée, existe au-dessus des voûtes, sur toute la profondeur de la porte, un petit jardin public dont on ne soupçonne généralement pas l'existence, et auquel donne accès l'escalier décoratif créé à l'entrée du Nouveau Boulevard pour masquer très heureusement la coupure du restant de remblai.

LA PORTE DE GAND

La Porte de Gand, autrefois appelée **Porte de la Magdeleine**, rappelle la précédente, mais elle est en moins bon état. Elle possédait également des créneaux qui la complétaient heureusement ; ceux-ci ont été abattus en 1820, et depuis lors elle demeure mutilée, les grands bras en bois du pont-levis central s'avancent lamentablement en porte-à-faux, sans chaînes, et la niche centrale ne contient plus de statue.

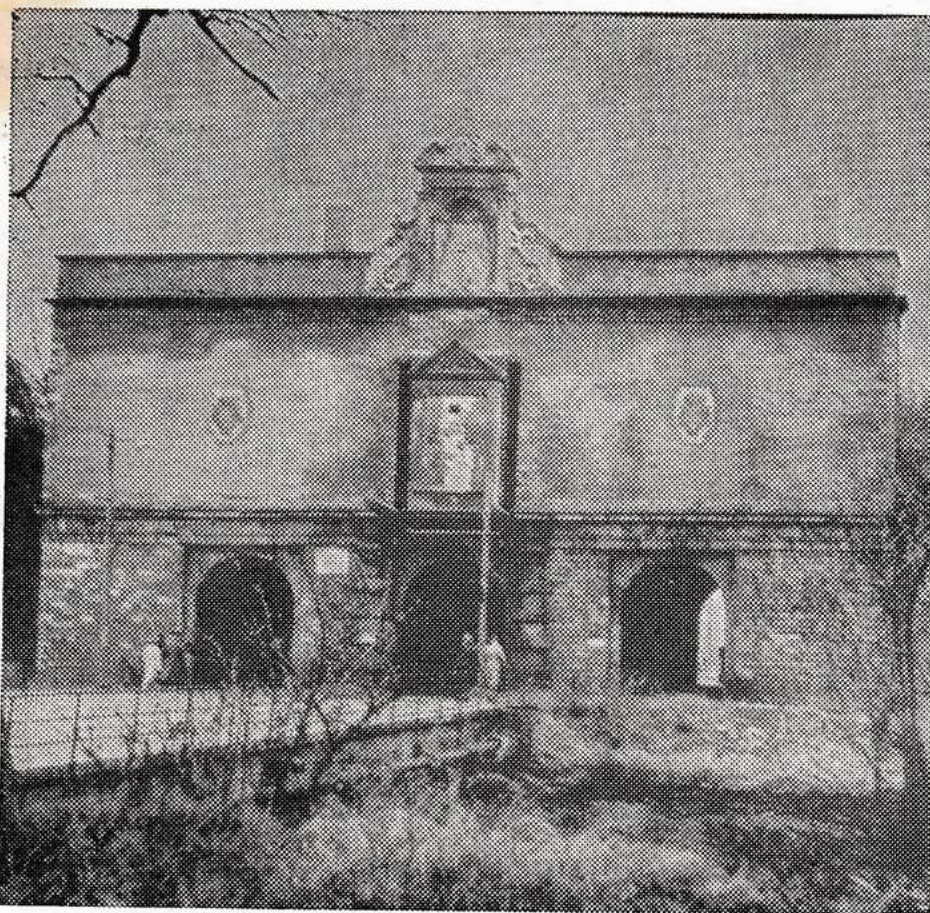
Son intérêt réside surtout dans sa face postérieure, parce que le mur des habitations de l'étage est fait de briques jaunes et rouges vernissées, formant des dessins géométriques. On a attribué ce dispositif à l'influence espagnole : Les Maures l'auraient importé en Espagne et de là l'occupation espagnole l'aurait transporté en Flandre.

Je crois qu'il n'en est rien. On attribue trop de choses à cette occupation espagnole du XVI^e siècle, à commencer par nos façades avec les pignons dits « à pas de moineaux », qui sont typiquement flamands et n'ont rien d'ibérique. Rendons à chacun selon ses mérites et laissons là l'influence espagnole.

Il faut chercher, je pense, l'origine de cette ornementation en imbrications jaunes et rouges et quelquefois noires, dans les vieux usages de construction des habitations rurales de la Flandre. J. Dezitter a écrit : « Il s'agit de signes symboliques ayant un caractère rituel, et le caractère des formes employées révèle des signes runiques. Les anciens peuples du Nord attribuaient aux runes une vertu surnaturelle qui se communiquait aux personnes et aux choses » (1). Les signes runiques les plus employés

(1) J. Dezitter : « Les Maisons rustiques de Flandre ».

sont l'**Odal** et l'**Ing**, ce dernier se présentant le plus souvent sous la forme de losanges, et tel est le cas qui nous occupe.



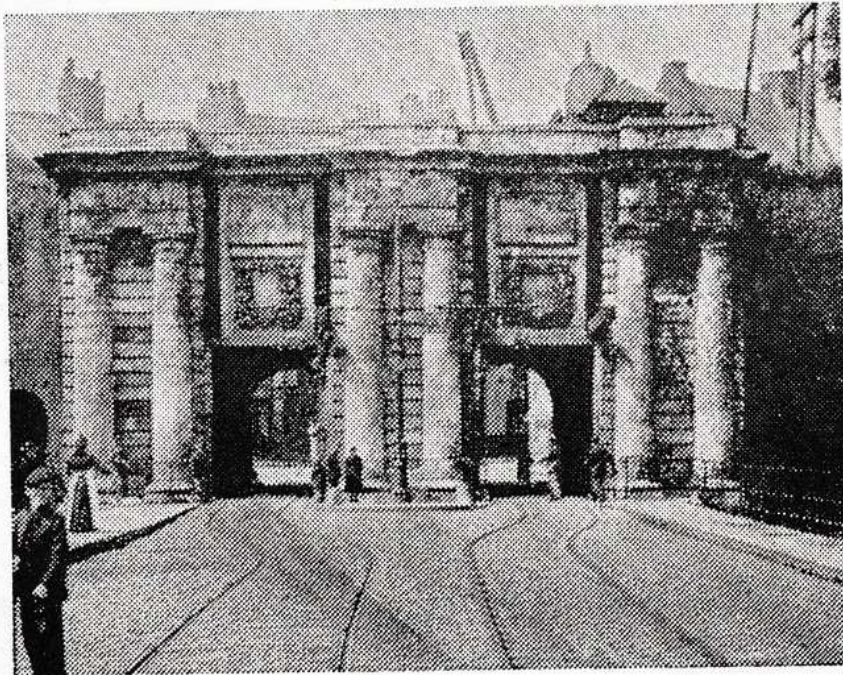
LA PORTE DE GAND

Il est possible qu'au XVII^e siècle, surtout dans les constructions urbaines, on n'ait plus attaché d'importance à la signification primitive de ces dessins pour ne plus y voir qu'un dispositif d'ornementation architecturale ; il n'en reste pas moins que ce qu'on peut voir sur la Porte de Gand se retrouve sur les pignons de maintes fermes et granges de la Flandre maritime, où ces signes avaient un sens bien défini.

LA PORTE DE TOURNAI -- LA PORTE DE FIVES

En 1672, Vauban commence l'exécution de son plan de fortifications. On construit la **Porte Saint-André**, dite aussi **Porte d'Ypres** ; en 1673, la **Porte de Tournai**, à l'extrémité de la rue de l'Abiette (actuellement rue de Tournai).

Sa façade présentait six grosses colonnes ceinturées et engagées, massives et trapues, encadrant les deux passages de voies charretières, et donnant à l'ensemble un aspect solide et puissant.



LA PORTE DE TOURNAI

Cette porte a survécu jusqu'en 1923. Lors de sa démolition, on a eu l'heureuse idée de conserver une partie des sculptures du fronton extérieur, qui sont déposées aujourd'hui dans le petit square qui précède l'entrée du Fort du Réduit.

Le nouveau tracé des remparts au-delà de la porte de Tournai vers le Sud, entraînait, d'après le plan Vauban, la suppression de la **Porte de Fives**. Comme celle-ci se trouvait sur la ligne du nouveau mur d'escarpe, on jugea inutile de la détruire, et elle fut simplement enfouie sous le talus de la fortification.

Elle sommeilla ainsi sous la terre du remblai pendant près de 250 ans. Lorsqu'en 1923 on procéda au démantèlement de cette partie de la ville, on exhuma cet ouvrage qui datait de la comtesse Jeanne.

Dès qu'il s'est trouvé dégagé, des démarches furent entreprises en novembre 1923, en vue de son classement comme monument historique, mais les formalités administratives furent moins rapides que le travail de l'entreprise de démolition, et quand l'ordre de surseoir en vue du classement arriva à Lille, la Porte de Fives n'existait plus.

Je l'ai vue pendant le peu de temps qu'elle est restée debout, bien dégagée, au milieu d'un grand espace libre qu'on venait de récupérer sur les fortifications. Elle avait fière allure, rappelant, par sa silhouette générale, les vieilles portes donnant accès à la Haute-Ville de Boulogne-sur-Mer. Elle portait encore les traces d'une explosion de poudre qui s'y produisit en 1554 et qui endommagea l'une des tours. Seules manquaient les toitures en poivrières qu'on eût pu rétablir aisément, et nous posséderions aujourd'hui un beau monument, seul vestige de l'enceinte du XIII^e siècle, dont il ne subsiste plus rien.

LA PORTE DE PARIS

A côté des dispositions stratégiques que comportait l'œuvre de Vauban, il y avait une partie somptuaire, je veux parler de l'arc triomphal érigé à la gloire de Louis XIV, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de **Porte de Paris**. Ce monument est l'œuvre de l'architecte Simon Volland ; il date de 1690.

C'est un très beau portique en pierre blanche, encadré de deux ailes ornées de colonnes corinthiennes.

La partie centrale présente de puissants refends qui encadrent les armes de la ville surmontées de l'écu royal. L'ensemble porte au sommet un groupe imposant représentant la Renommée couronnant un médaillon à l'effigie du roi. Dans l'entre-colonnement, de chaque côté, figurent une statue de Mars et une statue d'Hercule. Ces statues étaient surmontées à l'origine de très beaux groupes symbolisant la guerre, sous la forme de prisonniers enchaînés qu'on a trouvé bon de détruire au moment de la Révolution.

La disproportion entre le passage de la porte centrale et l'importance du monument donne une impression de grandeur, de majesté, et semble indiquer pour ainsi dire que la portée utilitaire de cet édifice est peu de chose à côté de la gloire du roi, en l'honneur de qui est élevé un tel arc triomphal.

A l'origine, la façade antérieure présentait seule ce caractère d'architecture grandiose. Elle était encastrée dans les fortifications, tandis que la façade qui regardait la ville consistait en une construction comportant un corps de garde, et le logement du guichetier ainsi que celui de l'officier de place. Le tout, au dire de L. Legougeux, était d'une certaine élégance, dans un encadrement de colonnes caractéristiques de l'époque. Le dessinateur Boldoduc en a d'ailleurs laissé une lithographie,

Lors de l'agrandissement de 1860, le rempart a disparu et, dans la fièvre de destruction qui agite périodiquement les Lillois, il fut tout simplement question d'abattre la Porte de Paris puisque, dépouillée des remblais qui l'encadraient, on la jugeait dès lors inutile et encombrante



La Porte de Paris, dite Porte Louis XIV

Il y eut, bien entendu, de vives réactions et, en fin de compte, à la suite d'une consultation de Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, les autorités consentirent à ne démolir que le corps de garde et les logements adossés à la Porte. C'était déjà un résultat, mais même si cette demi-mesure entraînait la mutilation de l'ensemble, on doit s'estimer heureux que ce vestige remarquable ait échappé de justesse au sort qu'a eu la Porte de Fives en 1923.

Garnier, questionné par la municipalité, n'a pas hésité à déclarer : « C'est le seul spécimen du temps de Louis XIV concer-

nant la porte triomphale et la porte de guerre. La ville de Lille peut être certaine que ce monument unique lui est envié par tous ceux qui s'intéressent à l'art et à l'archéologie. »

La porte se trouva donc dénudée sur l'arrière et isolée. Les Lillois l'ont connue ainsi pendant longtemps. C'est à la fin du XIX^e siècle qu'on a complété la face postérieure vers la rue de Paris, telle que nous la voyons aujourd'hui. Cet arrangement était délicat à réaliser, car il ne fallait pas tomber dans le pastiche ni défigurer l'œuvre de Simon Volland ; l'architecte lillois Louis Cordonnier s'en est fort heureusement tiré.

On a été fort bien inspiré de garder le pont-levis ainsi que le pont sur voûtes qui enjambe un vestige de fossé recréé pour la circonstance, et, vue du Boulevard des Ecoles qui lui fait comme une avenue d'approche, la Porte de Paris a grand air, c'est un de nos beaux monuments.



La Porte de Paris avant l'agrandissement de 1860

LES PORTES D'EAU

Outre les portes que nous venons de passer en revue, le plan conçu et exécuté par Vauban comportait nécessairement ce qu'on appelle des portes d'eau, c'est-à-dire des ouvertures à travers les remparts pour le passage des cours d'eau.

Il en existait deux : l'une vers l'Ouest, nommée **Porte de l'Arbonnoise**, pour le passage de cette rivière ; elle était située aux abords de la place de Tourcoing.

L'autre, appelée **La Poterne**, pour le passage de la Basse-Deûle, en face de l'Hospice général, et à la démolition de laquelle on procède actuellement, en conséquence de la suppression du bras de la Basse-Deûle.

Ces portes d'eau étaient des sortes de tunnels par lesquels la rivière passait sous les talus des fortifications, et pouvant être obstrués par une herse en fer qui descendait verticalement jusqu'à l'eau, coupant ainsi toute communication par bateau. En outre, deux demi-lunes défendaient les abords de l'ouvrage.

C'est par la porte d'eau de **La Poterne** que, le 3 octobre 1708, le prince Eugène, à la tête des armées coalisées, se rendit maître de Lille assiégée depuis soixante et onze jours.

Il avait auparavant tenté vainement de forcer les portes de Saint-André et de La Madeleine, et une nouvelle tentative plus heureuse lui avait permis d'occuper les deux bastions de la porte d'eau, ce qui lui donnait la possibilité de commander le système d'inondation et d'assécher tous les fossés de la ville en les faisant écouler vers la Marque, après quoi l'assaut pouvait se faire aisément.

Après la prise de la ville, l'assiégeant eut à faire un second siège, celui de la Citadelle, dans laquelle s'était retiré le gouverneur de Lille, maréchal duc de Boufflers, où il résista encore pendant quarante jours.

LA PORTE ROYALE DE LA CITADELLE

Bien que ce ne soit pas une porte de la ville, citons incidemment la très belle porte d'entrée de la Citadelle, connue sous le nom de **PORTE ROYALE**.

Œuvre de Simon Vollant qui, sous le titre d'**ingénieur et architecte des armées du Roi**, travaillait sur les données de Vauban, cette porte est un beau type de l'architecture militaire du XVII^e siècle : on savait alors allier aux nécessités de l'art de la guerre, le souci de l'élégance des lignes et d'une décoration somptuaire.

Ce type de porte se retrouve dans un certain nombre de villes fortifiées à cette époque sur les plans de Vauban. Il en subsistait notamment un autre beau spécimen qui est la Porte de Cassel à Bergues, que les deux dernières guerres ont mis à mal au point qu'on ne trouve plus aujourd'hui qu'un vestige délabré de ce qui a été une œuvre d'art architectural.

La **PORTE ROYALE** s'ouvre majestueusement à l'entrée du Quartier Boufflers, à l'extrémité d'une route d'accès en chicanes afin d'éviter le tir direct de pièces d'artillerie dans l'axe de la porte.

Bâtie en grès jusqu'à la voûte et en pierre blanche au-dessus, elle présente un passage central sous une voûte surbaissée, encadré de colonnes carrées encastrées et précédé d'un pont-levis actionné par des secteurs dentés à manivelle ; en outre, deux petites ouvertures pour les piétons, dont celle de droite a été murée par une plaque de marbre portant ces mots : **Ici, chef-d'œuvre de Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707), la Reine des Citadelles, commencé en 1667.**

Au-dessus de l'arc de la voûte une dédicace lapidaire rappelle en latin les circonstances de l'érection de la Citadelle. Surmontant

le tout, un beau cartouche d'attributs guerriers entoure l'écusson aux fleurs de lis surmonté de la couronne royale. L'ensemble est encadré de deux cintres qui se terminent en volutes et rappellent ce qu'on nomme généralement la façade de style jésuite.



Porte de la Citadelle, dite Porte royale

L'ensemble est réellement imposant, et on ne peut que se réjouir de voir que cette décoration est passée indemne à travers la folie de destruction de la Révolution et des deux dernières guerres mondiales.

La Citadelle présente une seconde porte à l'extrémité opposée du polygone. C'est une porte toute simple adossée à des logements de guichetier, surmontés d'un beau fronton d'attributs guerriers. Elle donne accès au pont-levis ouvrant sur les glacis devenus le Bois de la Deûle.

C'est par cette porte, qu'à l'aube d'une froide matinée d'automne, le 8 novembre 1915, Léon Trulin sortit de la Citadelle au milieu d'un piquet d'Allemands en armes, et fut conduit jusqu'au fossé proche pour y être fusillé.

A la suite du siège de 1708, l'occupation de la ville par les Hollandais dura quatre ans, et le traité d'Utrecht qui consacrait la paix avec les coalisés, rendit Lille à la France.

C'est par **LA PORTE SAINT-ANDRÉ** que le 3 juin 1713 les troupes hollandaises évacuèrent Lille pour se rendre à Ypres, tandis que le lendemain la garnison française pénétrait par **LA PORTE DES MALADES**.

C'est également à **LA PORTE DES MALADES** que le 12 mai 1744 Louis XIV fut reçu solennellement la première fois qu'il vint à Lille depuis la conquête.

Dans la suite des temps, le 22 mai 1810, Napoléon I^{er} et Marie-Louise, en visite dans les Flandres, entrèrent dans la cité par **LA PORTE DE DUNKERQUE**.

Louis XVIII, lors de son exode des Cent Jours, traversa notre ville, le 22 mars 1815. Après avoir logé à l'hôtel du Mainiel (aujourd'hui l'hôtel académique), il s'en fut par **LA PORTE DE GAND**.

Charles X, le 8 septembre 1827, Louis-Philippe, le 15 janvier 1833, et plus tard Napoléon III et l'Impératrice Eugénie, le 25 avril 1867, vinrent également chez nous (1), mais l'histoire n'a pas gardé d'indications sur le cérémonial de leur entrée par telle ou telle porte.

Quant au Président Sadi Carnot, lorsqu'il vint à Lille en 1892 pour le centenaire de la levée du siège, il ne fut plus question d'entrée solennelle par une porte : il arriva prosaïquement par le chemin de fer dont la voie franchit les remparts au pont Sainte-Agnès.

(1) Ils furent reçus successivement à l'hôtel Scrive de la rue du Lombard.

LES DERNIÈRES PORTES

Nous voici parvenus au dernier agrandissement de Lille de 1858-1860 qui a consisté en l'annexion des communes d'Esquermes, de Wazemmes et de Moulins-Lille. Cet agrandissement fut effectué par le Préfet du Nord Vallon, et quelques années plus tard, en 1886 en reconnaissance de cette réalisation, la Ville de Lille a élevé au Préfet Vallon un buste qui surmonte une petite fontaine qu'on peut voir encore à l'un des angles de la place de la République.

Cet élargissement de la ville vers l'ouest était considérable. Il nécessitait le report à une plus grande distance de toute la ceinture, et par conséquent de toutes les portes qui se trouvaient comprises entre la Porte de Paris et la Porte de la Barre. Un certain nombre d'anciennes portes disparurent donc et les nouvelles qui les remplacèrent prirent d'autres appellations.

Ce sont : **LA PORTE DE VALENCIENNES** et **LA PORTE DE DOUAI** qui remplacèrent **LA PORTE DES MALADES** ;

LA PORTE D'ARRAS et **LA PORTE DES POSTES** qui suppléèrent à **LA PORTE DU MOLINEL** ;

LA PORTE DE BETHUNE, ou **PORTE D'ISLY**, qui remplaça **LA PORTE NOTRE-DAME** ;

LA PORTE DE CANTELEU ou **DE DUNKERQUE** en place de **LA PORTE DE LA BARRE**.

La vieille **PORTE D'EAU DE L'ARBONNOISE** fut reportée à l'extrémité de ce qui est aujourd'hui la rue Bonte-Pollet, et il fut créé une nouvelle **PORTE D'EAU** à l'entrée de la Haute-Deûle, au point de jonction de l'avenue de Soubise et de l'avenue Mathias-Delobel.

A vrai dire, cette dernière n'avait de porte d'eau que le nom. car c'était une simple coupure dans les fortifications par où la Deûle pénétrait à ciel ouvert, marquée seulement par deux gros pilastres en grès sur chaque rive, dont il ne subsiste aucun vestige.

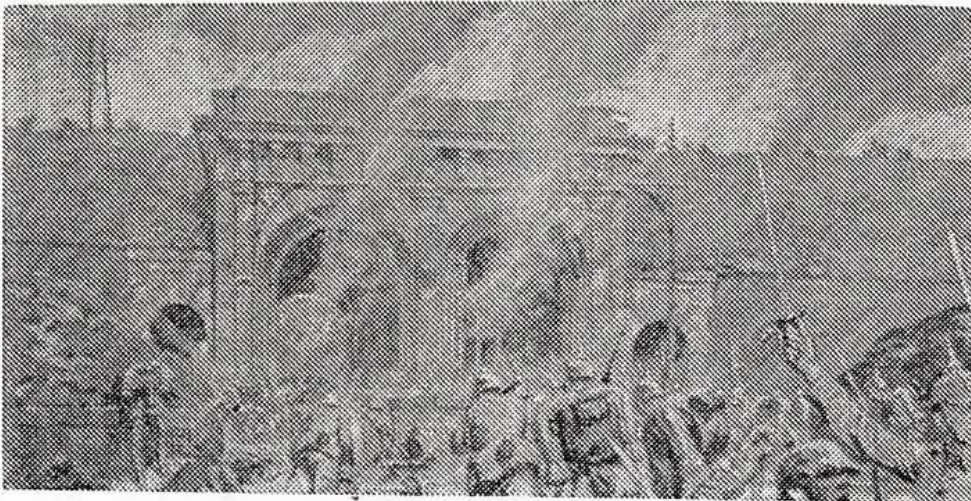
La ville se trouvait ainsi ceinturée au nord-est par les travaux exécutés sous Albert d'Autriche, à l'est par les ouvrages construits sous Louis XIV, au sud et à l'ouest par les défenses de 1860.

Les six nouvelles portes étaient toutes du même type ; elles ne différaient les unes des autres que par quelques modestes ornements d'architecture plus ou moins discrets, sur la façade intérieure.

Elles se composaient de deux passages voûtés pour les véhicules, encadrés de deux chaussées également voûtées pour les piétons.

Dans l'intérieur débouchaient les portes d'accès aux casemates souterraines existant tout le long des remblais, garnies de meurtrières ouvertes par-dessus les fossés, tant pour les bouches à feu de l'artillerie que pour les canons des fusils.

Ces casemates s'étendaient tout le long des nouvelles fortifications, permettant de se rendre à couvert de **LA PORTE DE VALENCIENNES** jusqu'à **LA PORTE DE DUNKERQUE**. On y



L'entrée des Allemands, en 1914, par la porte de Douai.

pouvait de la sorte poster une garnison considérable à l'abri des plus gros projectiles en usage à l'époque

Tel était l'appareil de défense qui, à vrai dire, n'a jamais eu à servir.

Lorsqu'en octobre 1914 les Allemands firent le siège de Lille, c'est aux abords de **LA PORTE DE BETHUNE** qu'ils attaquèrent, et après la reddition, c'est par **LA PORTE DE DOUAI** qu'ils pénétrèrent. Quatre ans plus tard, **LA PORTE DE TOURNAI** les vit déménager sans tambours ni trompettes dans la nuit du 16 au 17 octobre 1918

Mais voici une fois encore revenir la guerre, une fois de plus le Nord est menacé, attaqué, envahi.

Cette fois, c'est par **LA PORTE DE BETHUNE** que, le 28 mai 1940, les troupes allemandes pénétrèrent, et c'est encore par **LA PORTE DE TOURNAI** qu'en 1944 leur exode en déroute regagna la Belgique, cependant que nos libérateurs entraient de tous côtés par toutes les issues ouvertes vers l'ouest.

Voici terminée notre promenade autour des Portes.

De tout ceci il ne subsiste plus, à l'heure actuelle, que **LA PORTE DE GAND, LA PORTE DE ROUBAIX et LA PORTE DE PARIS**. C'est peu; on peut le regretter d'autant plus que tout ce qui a disparu a été détruit volontairement et non du fait de la guerre.

Le récent démantèlement a fait raser totalement toutes les portes du Second Empire. Evidemment, elles n'avaient rien de particulièrement artistique, mais on aurait pu en garder une comme spécimen de l'architecture militaire d'une époque. **LA PORTE DE VALENCIENNES** était plus ornée que les autres;

elle aurait mérité survivre au centre d'une place, en ménageant des passages autour du monument dans les vastes terrains reconquis sur les fossés et les remblais, comme il a été fait pour **LA PORTE DE PARIS.**

Ce qui peut nous paraître insignifiant aujourd'hui sera peut-être jugé tout autrement dans deux cents ans. Si chaque époque ne s'ingénie pas à conserver quelques vestiges de ce qui l'a précédée, le patrimoine commun d'archéologie et de souvenirs s'appauvrit petit à petit. La guerre fait suffisamment de destructions pour qu'on n'y ajoute pas de propos délibéré.

Evidemment, les nécessités de la circulation dans nos villes industrielles avaient plus ou moins dégradé ces portes, les passages de tramways, les trolleys, les rails, etc., avaient défiguré les silhouettes et conduit à la suppression des ponts-levis.

C'était normal, mais la restauration d'une de ces portes en son état primitif eût été une réalisation heureuse : C'est ce qu'on a fait à Douai par exemple.

Combien de villes de cette frontière du Nord-Est ceinturées par Vauban dans leur ligne de bastions, ou bien les ont gardés, et se sont étendues au-delà, englobant ces vestiges dans la cité, ou bien ont nivelé les remparts et maintenu les plus belles portes.

Faut-il citer Douai, Gravelines, Le Quesnoy, Bergues, Landrecies, et combien d'autres ?

Retenons que si Lille, entre 1053 et 1914, a soutenu onze sièges, les ouvrages de défense réalisés par les Comtes de Flandre et plus tard par les rois de France n'étaient ni de vaines dépenses ni des entreprises d'apparat, mais notre ville s'étant toujours trouvée sur la route des invasions a dû se cuirasser pour résister aux coups **Flandria Martis arena !**

Et le Poète qui est un amant du passé, songeant avec tristesse à tout ce qui disparaît, salue avec émotion ces vestiges qu'il voit sombrer dans la grisaille et ne seront bientôt plus que des souvenirs.

NOS VIEUX REMPARTS

*Les restes du passé sont des choses sacrées :
Je vois avec regrets tomber nos vieux remparts
Que la pioche brutale éventre sans égards,
Dont les pierres s'en vont, roulant défigurées.*

*J'écoute quelquefois les mines exploser,
Et je souffre en moi-même à ces coups sacrilèges
Où des pans tout entiers, d'un choc se désagrègent
Et sautent sous l'effort prévu pour les briser.*

*C'est l'âme du passé qui s'envole en poussière
Et c'est un peu du cœur de la cité qui meurt,
Car là dormait l'écho de toute une rumeur,
Et notre histoire était écrite avec la pierre :*

*Boufflers, Vauban, André, glorieux désarrois,
Fifres et voltigeurs, canonniers sédentaires,
C'était tout un passé de gloires militaires,
Et l'on ne devrait pas rompre avec autrefois.*

*Celle fois c'en est fait : Adieu vieilles enceintes
Qui protégeiez la ville en des temps reculés,
Contre des ennemis à la longue acculés
A desserrer enfin le nœud de leurs étreintes.*

*Aujourd'hui sans se voir on se tue à coup sûr ;
Dans le fracas d'enfer qui bombarde les villes
Vous êtes devenus des décors inutiles
Et l'on ne songe plus à s'abriter d'un mur.*

*Et de vous, maintenant, puisqu'on veut se défaire,
Vous allez retrouver tout ce qui fut caduc,
Le vieux Palais Rihour, et le Château du Buc,
Et la Collégiale où l'on priait saint Pierre.*

TABLE DES MATIÈRES

Porte de l'Arbonnoise	26, 31	La Noble Tour	10
» d'Arras	31	Porte Notre-Dame	16, 31
» de la Barre...	9, 14 31	» de Paris	23, 33, 34
» de Béthune	31, 33	» des Postes	31
» de Canteleu	31	La Poterne	26
» du Châtelain	8	Porte de Reneau	13
» de Courtray	13	» de Rœux	8, 13
» de Douai.....	31, 33	» de Roiez	8
» de Dunkerque...	29, 31, 32	» de Roubaix.....	16, 33
» d'Eau	31	» Royale	27
» de Fives...	10, 13, 22	» Saint-André	21, 29
» de Gand	16, 19, 29, 33	» Saint-Maurice	16
» d'Isly	31	» Saint-Pierre	13
» de la Madeleine	16, 19	» Saint-Sauveur	14
» des Malades	9, 10, 14, 29, 31	» de Tournai	21, 33
» des Moleniers	14	» de Valenciennes	31, 32, 33
» du Molinel.....	10, 31	» d'Ypres	21

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de Lille	A. de Saint-Léger.
Lille en Flandre	A. Mabile de Poncheville.
Histoire de nos Portes	R. de Vallauris.
Souvenirs Lillois	L. Legougeux.

S. A. I. E. N.
15, Rue d'Angleterre
L I L L E
Dépôt légal 288.
